

# 5<sup>e</sup> JOURNÉE DE L'INSTITUT PSYCHANALYTIQUE DE L'ENFANT

« Enfants violents »

16 mars 2019



## Bibliographie

Usez de la bibliographie évolutive, raisonnée, non exhaustive, riche et incomplète...

Il y a les bibliographes qui ont cherché tous les éclats pour donner de la lumière à ce qu'on entend dans « enfants violents », ceux qui sont saisis par la chose violente, ceux à qui les mots manquent, ceux qui rafistolent et ceux qui se révoltent.

Vous trouverez six axes d'entrées qui cherchent à se départir de l'idée que la violence serait innée chez certains enfants, au contraire, la violence est un ressort commun de la pulsion de mort pour chaque *parlêtre*. L'éliminer est chose vaine mais lui trouver d'autres échappées que son expression brute est le pari de cette 5<sup>e</sup> Journée.

Équipe biblio : Fanny Levin, Claire Piette avec Adela Alcantud, Lena Burger, Béatrice Brault, Christine Carteron, Philippe Cousty, Yohan De Schrijver, Maud Ferauge, Solenne Froc, Catherine Heule, Grégory Leduc, Christophe Le Poëc, Phénicia Leroy, Guillaume Libert, Hélène Loiret, Elena Madera, Raquel Matta, Rosana Montani, Ariane Oger, Martine Revel, Thomas Roïc, Christelle Sandras, Pascale Simonet, Agathe Sultan, Fernanda Xavier, Judith Zabala.

## Sommaire

3<sup>e</sup> version

Axe 1 : Passages à l'acte <i>versus</i> Chemins du dire.....	3
Axe 2 : L'enfant violent et son partenaire.....	12
Axe 3 : Le corps saisi par la chose violente .....	26
Axe 4 : Violence sans cause, pas sans conséquences.....	36
Axe 5 : Symptôme et autres rafistolages .....	44
Axe 6 : Figures de la révolte .....	51

## Axe 1 : Passages à l'acte *versus* Chemins du dire

### Sigmund Freud

« Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques. Communication préliminaire », *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1992.

« Mais l'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent grâce auquel l'affect peut être "abréagi" à peu près de la même façon. », p. 5-6.

« Remémoration, répétition et élaboration », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1970.

« Il y a des cas qui, traités suivant la technique nouvelle, se comportent pendant un certain temps comme ceux pour qui l'on employait la technique hypnotique et qui ne renoncent que plus tardivement à ce comportement [...]. D'autres se comportent d'emblée différemment. Si, pour établir une différenciation, nous examinons ces derniers, nous pouvons dire qu'ici le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que traduire en actes – ce n'est pas sous forme de souvenir que le fait oublié reparaît, mais sous forme d'action – le malade répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition », p. 108.

« Le refoulement », *Métapsychologie*, Paris, PUF, 2010.

« Le destin du facteur quantitatif du représentant pulsionnel peut être triple [...] : la pulsion est tout à fait réprimée, de telle sorte qu'on ne trouve aucune trace d'elle ; ou elle se fait manifester sous forme d'un affect, doté d'une coloration quantitative quelconque ; ou enfin elle est transformée en angoisse. », p. 55-56.

« Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Folio Essai, 1991.

« Nous savions, bien sûr, depuis longtemps, qu'un névrosé n'éprouve pas d'intention suicidaire qui ne soit le résultat d'un retournement sur soi d'une impulsion meurtrière contre autrui ; mais nous ne comprenions toujours pas quel jeu de forces pouvait transformer en acte une telle intention. Or l'analyse de la mélancolie nous enseigne que le moi ne peut se tuer que lorsqu'il peut, de par le retour de l'investissement d'objet, se traiter lui-même comme un objet, lorsqu'il lui est loisible de diriger contre lui-même l'hostilité qui vise un objet et qui représente une réaction originaire du moi contre des objets du monde extérieur. », p. 160-161.

*Essais de psychanalyse*, Paris, Payot et Rivages, Petite Bibliothèque, 2001.

« Libido est une expression provenant de la doctrine de l'affectivité. Nous appelons ainsi l'énergie, considérée comme grandeur quantitative [...] de ces pulsions. », p. 166-167.

*La question de l'analyse profane*, Paris, PUF, 2012.

« Assurément, tout au commencement était l'acte, le mot vint plus tard ; ce fut sous bien des rapports un progrès culturel que le moment où l'acte se modéra en devenant mot. », p. 10.

## Jacques Lacan

« Introduction au commentaire de Jean Hyppolite », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« Ne savons-nous pas qu'aux confins où la parole se démet, commence le domaine de la violence, et qu'elle y règne déjà, même sans qu'on l'y provoque. », p. 375.

« L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« Le dialogue paraît en lui-même constituer une renonciation à l'agressivité ; la philosophie depuis Socrate y a toujours mis son espoir de faire triompher la voie rationnelle. Et pourtant depuis le temps que Thrasymaque a fait sa sortie démente au début du grand dialogue de *La République*, l'échec de la dialectique verbale ne s'est que trop souvent démontré. [...] Particulièrement sera vite manifeste [au patient], et d'ailleurs confirmée, l'abstention de l'analyste à lui répondre sur aucun plan de conseil ou de projet. [...] Certes, en une plus insondable exigence du cœur, c'est la participation à son mal que le malade attend de nous. Mais c'est la réaction hostile qui guide notre prudence et qui déjà inspirait à Freud sa mise en garde contre toute tentation de jouer au prophète. Seuls les saints sont assez détachés de la plus profonde des passions communes pour éviter les contrecoups agressifs de la charité. [...] Au reste, comment nous étonner de ces réactions, nous qui dénonçons les ressorts agressifs cachés sous toutes les activités dites philanthropiques. », p. 106-107.

« Mais qu'on imagine, pour nous comprendre, ce qui se passerait chez un patient qui verrait dans son analyste une réplique exacte de lui-même. Chacun sent que l'excès de tension agressive ferait un tel obstacle à la manifestation du transfert que son effet utile ne pourrait se produire qu'avec la plus grande lenteur, et c'est ce qui arrive dans certaines analyses à fin didactique. L'imaginons-nous, à la limite, vécue sous le mode d'étrangeté propre aux appréhensions du *double*, cette situation déclencherait une angoisse immaîtrisable. », p. 109.

« La tendance agressive se révèle fondamentale dans une certaine série d'états significatifs de la personnalité, qui sont les psychoses paranoïdes et paranoïaques. J'ai souligné dans mes travaux qu'on pouvait coordonner par leur sériation strictement parallèle la qualité de la réaction agressive qu'on peut attendre de telle forme de paranoïa avec l'étape de la genèse mentale représentée par le délire symptomatique de cette même forme. Relation qui apparaît encore plus profonde quand [...] l'acte agressif résout la construction délirante. Ainsi se série de façon continue la réaction agressive, depuis l'explosion brutale autant qu'immotivée de l'acte à travers toute la gamme des formes des belligérances jusqu'à la guerre froide des démonstrations interprétatives, parallèlement aux imputations de nocivité qui, sans parler du *kakon* obscur à quoi le paranoïde réfère sa discordance de tout contact vital, s'étagent depuis la motivation, empruntée au registre d'un organicisme très primitif, du poison, à celle, magique, du maléfice, télépathique, de l'influence, lésionnelle, de l'intrusion physique, abusive, du détournement de l'intention, dépossessive, du vol du secret, profanatoire, du viol de l'intimité, juridique, du préjudice, persécutive, de l'espionnage et de l'intimidation, prestigieuse, de la diffamation et de l'atteinte à l'honneur, revendicatrice, du dommage et de l'exploitation. », p. 109-110.

*Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

« Pour rappeler des choses de première évidence, la violence est bien ce qui est essentiel dans l'agression, au moins sur le plan humain. Ce n'est pas la parole, c'est même exactement le contraire. Ce qui peut se produire dans une relation interhumaine, c'est la violence ou la parole. Si la violence se distingue dans son essence de la parole, la question peut se poser de

savoir dans quelle mesure la violence comme telle – pour la distinguer de l’usage que nous faisons du terme d’agressivité – peut être refoulée, puisque nous avons posé comme principe que ne saurait être en principe refoulé que ce qui se révèle avoir accédé à la structure de la parole, c’est-à-dire à une articulation signifiante. Si ce qui est de l’ordre de l’agressivité arrive à être symbolisé et pris dans le mécanisme de ce qui est refoulement, inconscience, de ce qui est analysable, et même, disons-le de façon générale, de ce qui est interprétable, c’est par le biais du meurtre du semblable qui est latent dans la relation imaginaire. », p. 459-460.

*Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986.*

« Le miroir, à l’occasion, peut impliquer les mécanismes du narcissisme, et nommément la diminution destructive, agressive que nous retrouverons par la suite. », p. 181.

*Le Séminaire, livre X, L'angoisse, Paris, Seuil-Champ freudien, 2004.*

« La colère, vous ai-je dit, c’est ce qui se passe chez les sujets, quand les petites chevilles ne rentrent pas dans les petits trous. Cela veut dire quoi ? Quand au niveau de l’Autre, du signifiant, c’est-à-dire toujours, plus au moins, de la foi, de la bonne foi, on ne joue pas le jeu. Eh bien, c’est cela qui suscite la colère. », p. 23.

« Ce qu’il ne faut oublier à aucun instant, c’est que la place, que nous avons assignée sur ce petit schéma comme celle de l’angoisse, et qu’occupe actuellement le (- φ) constitue un certain vide. Tout ce qui peut se manifester à cette place nous dérouté, si je puis dire, quant à la fonction structurante de ce vide. », p. 70.

« Agir, c’est arracher à l’angoisse sa certitude. Agir, c’est opérer un transfert d’angoisse. », p. 93.

« Les deux conditions essentielles de ce qui s’appelle, à proprement parler, passage à l’acte sont ici réalisées. La première, c’est l’identification absolue du sujet à ce *a* à quoi il se réduit. [...] La seconde, c’est la confrontation du désir et de la loi », p. 131.

« Ce *laisser tomber* est le corrélat essentiel du passage à l’acte. Encore faut-il préciser de quel côté il est vu, ce *laisser tomber*. Il est vu justement du côté du sujet. Si vous voulez vous référer à la formule du fantasme, le passage à l’acte est du côté du sujet en tant que celui-ci apparaît effacé au maximum par la barre. Le moment du passage à l’acte est celui du plus grand embarras du sujet, avec l’addition comportementale de l’émotion comme désordre du mouvement. C’est alors que, de là où il est [...], il se précipite et bascule hors de la scène. Ceci est la structure même du passage à l’acte. [...] Le sujet va dans la direction de s’évader de la scène. C’est ce qui nous permet de reconnaître le passage à l’acte dans sa valeur propre, et d’en distinguer ce qui est tout autre, vous le verrez, à savoir *l’acting-out*. », p. 136-137.

*Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006.*

« Au reste, comment nous étonner de ces réactions, nous qui dénonçons les ressorts agressifs cachés sous toutes les activités dites philanthropiques ? », p. 69.

*Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 18 février 1975, Ornicar ?, n°4, octobre 1975.*

« Personne n’a la moindre appréhension de la mort, sans ça vous ne seriez pas là si tranquilles. Pour l’obsessionnel, la mort est un acte manqué. Ce n’est pas si bête, car la mort n’est abordable que par un acte », p. 106.

*Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 11 mars 1975, Ornicar ?, n°5, hiver 1975-76.*

« Le réel, il faut concevoir que c’est l’expulsé du sens. C’est l’impossible comme tel, c’est l’aversion du sens. C’est aussi la version du sens dans l’anti-sens et l’*ante-sens*, le choc en

retour du verbe, en tant que le verbe n'est là que pour ça – ça qui n'est pas pour rien, s'il rend compte de ce dont il s'agit, à savoir de l'immondice dont le monde s'émonde en principe – si tant est qu'il y ait un monde. Ça ne veut pas dire qu'il y arrive. L'homme est toujours là. L'existence de l'immonde, à savoir de ce qui n'est pas monde, voilà le réel tout court. », p. 20.

**Le Séminaire, livre XXII, « R.S.L », leçon du 18 Mars 1975, *Ornicar ?*, n°5, hiver 1975-76.**

« Nommer, que vous pourriez écrire *n'hommer*, nommer est un acte, d'ajouter une *dit-mension*, une dimension de mise à plat. », p. 35.

**Le Séminaire, livre XXII, « R.S.L », leçon du 8 avril 1975, *Ornicar ?*, n°5, hiver 1975-76.**

« Simplement Freud a fait la remarque qu'il y a peut-être un dire qui vaille de n'être jusqu'ici qu'interdit. Ça veut dire *dit entre*, entre les lignes. C'est ce qu'il a appelé le refoulé. », p. 38.

« Pourquoi ne pas voir dans l'aversion que cela manifeste la trace du refoulement premier lui-même ? », p. 42.

« C'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe. Quand ils ne le font pas, ils sont foutus, ils sont à enfermer. Mais je ne dis pas là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue du non-rapport sexuel comme trou, pas deux, au moins trois. Même si vous n'êtes que trois, ça fait toujours quatre. », p. 55.

## Jacques-Alain Miller

**« L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 novembre 1985, inédit.**

« C'est un point tournant, puisque c'est dans *Le transfert* que l'on trouve une distribution des séminaires à venir, en particulier *L'angoisse* et *L'identification*, qui forment un contraste par rapport à *L'éthique* qui s'annonce comme tragique et comme une re-formulation de la pulsion de mort, à savoir comme l'entreprise de penser la psychanalyse à partir de la pulsion de mort et par le biais de la loi morale en tant qu'elle comporte précisément le rejet de tout pathologique, de tout pathos, rejet qui peut aller jusqu'à coûter la vie au sujet. Lacan a effectué là un franchissement dont il n'est pas sûr qu'il ait été réitéré. La posture est là héroïque. Le héros sophocléen n'est, au terme, que le déchet de sa propre aventure. »

**« L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 20 novembre 1985, inédit.**

« Ce *das Ding* reste le point-pivot de *L'éthique* et du *Transfert*, séminaires qui ont ça d'étonnant qu'ils sont presque complètement sans mathèmes. Ils n'ont pas de mathèmes et ils disent quelque chose d'originel, quelque chose qui est comme d'avant le signifiant et qui se trouve comme hors signifié. C'est comme ça que Lacan définit *das Ding*. *Hors signifié*, ça veut dire qu'on ne l'a pas encore fait signifier. C'est comme ce à quoi le sujet a rapport avant tout refoulement. C'est ce par rapport à quoi le refoulement est déjà une élaboration. C'est le terme par rapport à quoi il y a une défense primaire – le refoulement apparaissant, lui, comme une défense beaucoup plus élaborée. C'est comme une réalité muette par rapport à quoi le sujet se constitue dans un rapport pathétique d'affect primaire. »

**« L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 27 novembre 1985, inédit.**



« Il ne suffit pas de mettre en cause la haine de l'Autre, puisque, justement, ça poserait la question de savoir pourquoi cet Autre est Autre. Dans la haine de l'Autre, il est certain qu'il y a quelque chose de plus que l'agressivité. Il y a une constante de cette agressivité qui mérite le nom de haine, et qui vise le réel dans l'Autre. Qu'est-ce qui fait que cet Autre est Autre pour qu'on puisse le haïr, pour qu'on puisse le haïr dans son être ? Eh bien, c'est la haine de la jouissance de l'Autre. C'est même là la forme la plus générale qu'on peut donner à ce racisme moderne tel que nous le vérifions. C'est la haine de la façon particulière dont l'Autre jouit. Ça fait que le voisin a tendance à vous déranger parce qu'il ne fait pas la fête comme vous. S'il ne fait pas la fête comme vous, ça veut dire qu'il jouit autrement que vous. C'est ce à quoi vous êtes intolérant. On veut bien reconnaître son prochain dans l'Autre, mais à condition qu'il ne soit pas votre voisin. On veut bien l'aimer comme soi-même, mais surtout quand il est loin, quand il est séparé. Et quand cet Autre, il se rapproche, il faut vraiment être optimiste comme un généticien pour croire que ça produit un effet de solidarité, pour croire que ça conduit tout de suite à se reconnaître en lui. »

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 4 décembre 1991, inédit.

« La conversion de l'indétermination en certitude est donc selon Lacan le propre du passage à l'acte analytique, passage à l'acte d'un type spécial sans doute, puisque ce qui définit le passage à l'acte est de ne rien vouloir savoir de plus et de se précipiter dans l'acte. »

« L'orientation lacanienne. Silet », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 30 novembre 1994, inédit.

« Le résultat de vouloir opérer par la parole au niveau où il y a jouissance, c'est alors l'apparition du déchaînement de l'agressivité – d'où le développement théorique sur la place centrale de l'agressivité chez l'être humain. »

« L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 26 janvier 1994, inédit.

« On écrit cela pour résumer la construction de Lacan selon laquelle, aux origines du moi, il y a la mort [...]. Cette mort, bien entendu, ce n'est pas la mort biologique. C'est exactement la mort suicide. Et c'est pourquoi Lacan peut lier les deux adjectifs : narcissique et suicidaire. Se frapper soi-même dans l'Autre, cette agression qui part du narcissisme du "moi égale moi", c'est exactement suicidaire puisqu'en le méconnaissant c'est soi-même que le sujet frappe. C'est pourquoi Lacan peut lier l'image à ce qu'il appelle la tendance suicide. L'affinité du moi avec la position de victime, ça veut dire que le narcissisme est habité par l'attrait du suicide. D'ailleurs, l'histoire de Narcisse est là pour faire preuve. »

« L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 10 février 1999, inédit.

« On imagine le sujet, à un moment, recevant ou donnant une claque, et se remémorant que cette giflle a déjà eu une fonction dans la geste familiale qui a pu lui être contée. C'est l'exemple que Lacan prend, en disant qu'au départ cette giflle a pu n'être qu'une violence passionnelle et au fur et à mesure qu'elle se transmet à travers les générations, et on le suppose racontée, elle prend fonction de signifiant. »

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 décembre 2000, inédit.

« La trajectoire analytique est supposée assurer un avènement du sujet, un avènement distinct de celui de l'identification, disons un avènement au sein même du refoulement interprété en termes de pulsion. »

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 28 mars 2001, inédit.

« Et l'enjeu clinique, en effet, se centre sur le symptôme, parce que si on l'appréhende comme un effet du refoulement il est interprétable. Mais si on l'inscrit au registre de la défense, il apparaît comme ininterprétable. C'est ainsi qu'on voit les psychanalystes aux prises avec le non-interprétable, avec quelque chose qui semble déborder l'inconscient et la puissance de l'interprétation. »

« L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 9 mars 2005, inédit.

« L'universel bureaucratique obtenu par le *benchmarking* s'opposera toujours à la singularité de la relation thérapeutique soutenue par un savoir psychiatrique, psychanalytique ou psychothérapique, fondé par sa pragmatique propre. Plus on traitera la souffrance psychique par les protocoles généralisés, plus l'unicité irruptive du passage à l'acte se manifesterà. »

« L'orientation lacanienne. L'Un tout seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 6 avril 2011, inédit.

« C'est une liberté de maître : l'enfant est supposé maîtriser sa perte en la jouant, en la dématérialisant, en la convertissant en semblant. »

« Il y a un autre obstacle à surmonter dans la particularité du narcissisme, c'est qu'il est défini alors par Lacan comme mortifère, en référence au mythe de Narcisse, qui, captivé par son image, bascule dans l'eau et s'y noie. C'est ce que Lacan souligne d'un rapport foncier de l'image à la tendance suicide, et où il articule la pulsion de mort freudienne ; il articule la pulsion de mort freudienne à l'imaginaire : derrière le narcissisme, il y a la mort. Il y a donc quelque chose à traverser aussi de la mort pour franchir le narcissisme. »

« Interview de Jacques-Alain Miller, Psychanalyste », *Le Point*, n 1856, 10/04/2008, publication en ligne, ([www.lepoint.fr/actualites-societe/2008-04-10/interview-jacques-alain-miller-psychanalyste/92080237090](http://www.lepoint.fr/actualites-societe/2008-04-10/interview-jacques-alain-miller-psychanalyste/92080237090))

« Dans le cas présent, ce qui a paru sur la scène de l'histoire comme une tragédie sans égale revient sous la forme d'une farce. Le petit Max [Mosley] avait 5 ans en 1945, ses parents étaient internés, et il est pensable que sa jouissance sexuelle se soit précocement attachée à des éléments de la période. "Embarrassing" [...] mais cela n'en fait pas un nazi pour autant. [...] La seule règle, s'il y en a une, c'est qu'il y a toujours la "faute du père". Et cela vaut mieux : rien de plus traumatisant que les pères impeccables, ça rend fou ! Mais l'affaire Mosley, c'est un roman du temps jadis. Le vrai problème, c'est la disparition du père, car où ira la faute ? [...] Quant au fils, [...] il a eu une belle carrière [...]. Il traînait seulement avec lui une petite jouissance glauque, dont il ne faisait pas étalage, traduction miteuse ou pauvre résidu de la geste paternelle. »



« DSK, entre Éros et Thanatos », *Le Point*, Paris, n°2018, mai 2011.

« Un lapsus, ça fait rire, [...] l'effet de vérité est fugitif : il désarçonne le sujet, le destitue un instant de son image publique, le ridiculise, mais il s'évapore aussitôt. Maintenant, imaginez que ce mot [...] ne s'exprime pas dans le registre de la parole sous la forme de lapsus ; supposez qu'il soit doté d'une force injonctive et qu'il embraie directement sur le corps. Le sujet se trouve alors dans la nécessité d'obéir à un commandement aussi muet qu'irrécusable, à une exigence absolue de satisfaction immédiate. Un impératif de jouissance impose sa loi, qui n'admet aucune délibération : le passage à l'acte se déclenche. Là, le rire se fige. », p. 48.

« Les prisons sont pleines de ces malheureux chez qui l'exigence inconditionnelle de la pulsion n'est pas tamponnée, tempérée, freinée, répartie, canalisée par des déplacements, des sublimations, des figures diverses de rhétorique, métaphores, métonymies, tout ce système d'écluses et de digues qui constitue l'architecture d'une belle et bonne névrose. Je dis "des malheureux" parce que ce ne sont pas des monstres. Simplement, le ressort libidinal du symptôme est chez eux comme mis à nu. Et s'ils vont en prison, c'est que la société contemporaine est moins tolérante à la pulsion qu'on ne l'était jadis. », p. 48.

## Auteurs du Champ freudien

Biagi-Chai F., « Juger les fous, un cas de parricide paradigmatique », *Mental*, n°21, septembre 2008.

« Pour le psychanalyste, le passage à l'acte ne se mesure pas en termes de "gravité", il ne s'agit pas de degrés, il s'agit de plans différents, celui de la parole et du langage et celui qui lui est antinomique, inscrit dans l'échec de la fonction symbolique : le passage à l'acte. », p. 143.

Deltombe H., « Violence », *Les enjeux de l'adolescence*, Paris, Michèle, 2011.

« Aussi la psychanalyse est-elle le mode de dialogue lui permettant de devenir sujet, en faisant passer la violence pulsionnelle qu'il éprouve dans les défilés du signifiant. », p. 153.

Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 5 mars 1997, inédit.

« Et l'identification, son pouvoir, la tension féconde qu'elle introduit entre le sujet et l'Autre, n'apparaît nulle part plus en valeur que dans la psychose où dans le passage à l'acte, le sujet porte son coup, contre ce qui lui apparaît comme le désordre et, par là, se frappe lui-même par voie de contrecoup social. La réversion identificatoire se présente là en son maximum. »

Laurent É., « L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 22 janvier 2003, inédit.

« Ce qui est très souvent et même le plus souvent interne à ce qu'on appelle l'acte : c'est qu'il se méconnaît lui-même. »

« La pratique de la psychanalyse a spécialement donné à Lacan la détestation du parler pour ne rien dire, de la parole vide, ou l'idée des bienfaits de la parole en roue libre. [...] Dans le discours du capitaliste, c'est lui le capitaliste, l'entrepreneur du désir insatisfait, c'est lui qui parle. Il ne prend pas la parole, il l'a. Il parle, mais le symptôme insiste dans le sujet divisé du discours qui ne récupère pas sa satisfaction. C'est pourquoi la suite, une fois installé ce mode

de subjectivité, n'est pas de vouloir qu'il prenne la parole, mais elle est saisie en termes de passage à l'acte. Et Lacan dit que c'est le symptôme. »

Lacadée Ph., « Le passage à l'acte chez les adolescents », *La cause freudienne*, n°65, 2007.

« Posons-nous la question de savoir pourquoi, à un moment donné, l'adolescent ne peut pas faire autrement que d'être pris par cette attirance d'un acte à produire, comme s'il était plus authentique que les mots. Cet acte, nous l'appelons passage à l'acte. Nous pouvons faire référence à la *Lettre 46*, adressée par Freud à Fliess : "L'excédent sexuel empêche la traduction [en images verbales]." Autrement dit, tout excédent de sensations, de tensions empêche une traduction en signifiants dirions-nous avec Lacan, là où Freud parle d'images verbales. Ainsi, peut-on mieux saisir comment, par moments, certains adolescents peuvent être confrontés à quelque chose de nouveau : une sensation, une tension qui surgit justement à cette époque de délicate transition caractérisée par le fait qu'ils n'ont pas forcément les mots pour pouvoir traduire ce qui leur arrive dans leur corps ou dans leurs pensées. C'est là que peut surgir la provocation langagière, ou une certaine violence qui se traduit par un acte. », p. 220.

« En revanche, de nos jours, quand certains jeunes pensent à l'insulte, ils la vivent comme vraie, puisqu'ils la pensent. Ils la tiennent alors pour authentique, et sans retenue la disent. Vous saisissez là, grâce à Musil, la logique de l'insulte qui illustre à merveille ce moment de désarroi, propre à l'adolescence, qui vise le corps, en tant que sa jouissance se noue ou pas aux mots. Le terme désarroi, qui n'est pas là par hasard, vient du vieux français "désarroyé" qui veut dire sans Autre. Voilà le moment si singulier où l'adolescent est en difficulté pour traduire en mots son excédent de sensualité. », p. 225.

Lacadée P., Lauret V., « L'offre intégriste : du vacarme au basculement, conversation avec Valérie Lauret », *Horizon*, Paris, L'envers de Paris, n°62, novembre 2017.

« Ces décisions incohérentes multiplient les ruptures et renforcent le sentiment qu'ont les jeunes de ne pas être entendus. Faute de l'être, ils hurlent : "Vous ne comprenez rien, au moins, eux, ce sont mes frères. C'est trop tard, vous nous avez trop menti". [...] Son grand cri venait dire un grand stop aux décisions prises pour lui mais sans lui, et face à ce chaos, la recherche téméraire et déterminée d'un lien, l'expression d'un besoin de se re-lie (religieusement) à soi-même ou au moins à un autre. Ce que j'ai entendu de Rayan comme de bien trop de jeunes dans mon cabinet, c'est qu'ils ne demandent qu'une seule chose : *un lien, un lieu et une place*, la place recouvrant alors, sans doute, un lieu et un lien qui tiennent le coup. », p. 78.

Naveau P., « L'extraction de l'objet *a* et le passage à l'acte », *La Cause freudienne*, n°63, juin 2006.

« En prenant appui sur les cas présentés [...], la thèse suivante peut être soutenue : dans la psychose, l'objet *a* n'est pas extrait du champ de la réalité. Cette non-extraction de l'objet *a* appelle le passage à l'acte afin que se réalise, par ce biais-là, une sorte d'extraction forcée. », p. 75.

## Post-freudiens

Friedlander K., *La délinquance juvénile. Études psychanalytiques*, Paris, PUF, 1951.

« Le premier progrès réalisé par Billy se manifeste au moment où l'enfant arrive à comprendre que son agressivité est une défense contre sa peur d'être faible et d'avoir une

attitude féminine. L'analyse de son fantasme de bataille provoque, à un moment donné, une diminution de son angoisse et ouvre la voie menant à de nouveaux progrès de la libido, le sujet évoluant du stade sadique anal au stade phallique. », p. 214.

## **Donald W. Winnicott**

« Concepts actuels du développement de l'adolescent : leurs conséquences quant à l'éducation », *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1975.

« L'adolescent, garçon ou fille, qui est toujours engagé dans le processus de croissance, ne peut pas encore assumer la responsabilité de la cruauté et de la souffrance, de tuer et d'être tué, ce qu'offre la scène du monde. C'est ce qui sauve à ce stade l'individu de la réaction extrême contre l'agressivité personnelle latente, à savoir le suicide (l'acceptation pathologique de la responsabilité pour tout le mal qui existe, ou qu'on peut imaginer). », p. 204.

« L'agressivité et ses racines », *Aggressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Payot, 1984.

« D'autres que moi ont déjà souligné la relation entre l'abandon de la masturbation et l'apparition d'un comportement antisocial [...]. La masturbation et la mise en scène des fantasmes sont des solutions de rechange, mais elles sont toutes deux vouées à l'échec car il n'est de véritable lien que celui qui unit la réalité interne et les expériences pulsionnelles originaires à partir desquelles elle s'est construite. », p. 23.

« Dès que l'enfant peut utiliser une chose pour en "représenter" une autre, la violence des conflits liés à une réalité pénible s'apaise. », p. 33.

## **Les amis du Champ**

Bonnett P., *Ce qui n'a pas de nom*, Paris, Métailié, 2017.

« "Daniel s'est tué", la phrase résonne dans ma tête, et si je sais que ma langue ne pourra jamais témoigner de l'au-delà du langage, je reviens aujourd'hui livrer une bataille obstinément contre les mots, dans une tentative de plonger au plus près de sa mort, de remuer les eaux troubles de ce puits, non pas pour y trouver une vérité, qui n'existe pas, mais dans l'espoir que les différents visages de Daniel apparaissent dans les reflets vacillants de sa sombre surface. », p. 18.

« Et Daniel, mon fils adoré, le jeune homme aux lèvres pulpeuses et à la peau bronzée, se défaisait à chacune de mes réponses. » p. 24.

« Daniel semblait alors triste, instable, en colère, perturbé. Pensant qu'il traversait une crise de vocation, nous lui avons suggéré d'aller chercher de l'aide auprès d'un psychologue, Daniel accepta et entama une thérapie. Mais deux ou trois mois plus tard, atterré, il entra dans notre chambre, s'assit au bord du lit et nous raconta que son psychologue lui avait demandé de "tuer le père", et d'autres formules du même acabit. Il me rend fou, disait-il, je ne veux plus y aller », p. 49.

Edouard L., *Qui a tué mon père ?* Paris, Seuil, 2018.

« Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu pour avoir une famille comme ça, entre l'autre là – c'est de moi qu'il parle – entre l'autre, là, en plus d'un alcoolique qui n'est pas foutu de faire autre chose que boire, boire, boire, regarde-le, il pointe du doigt mon frère, le raté. Et c'est là, quand le mot raté surgit, que mon grand frère se lève et qu'il saute sur mon père. Il le frappe pour le faire taire. Il claque le corps de mon père contre le mur, de toute sa masse, de tout son

poids, et puis les cris de douleur, les insultes, les cris de douleur. Mon père ne fait rien, il ne veut pas frapper son fils, il le laisse faire. Je sentais les larmes tièdes de ma mère qui tombaient sur mon crâne, je pensais : c'est bien fait pour elle, bien fait pour elle – elle continuait d'essayer de me cacher les yeux mais je contemplais la scène entre ses doigts, je regardais les taches de sang pourpre sur les pavés jaunes. J'ai failli être celui qui allait te tuer. », p. 62.

**Humbert F., *L'origine de la violence*, Paris, Le Passage, 2009.**

« La violence ne m'a jamais quitté. Je suis l'homme le plus gentil du monde. [...] En plusieurs années d'enseignement, je crois ne m'être jamais mis en colère. [...] Dans la vie courante, je suis calme, presque lymphatique [...]. Mais l'envers du décor, c'est l'autre homme. Celui qu'un mot agresse, qu'une élévation de la voix inquiète, met sur ses gardes, comme un animal. [...] Celui qui sentira la violence monter en lui comme une furie. [...] Celui qui a tellement honte de cette violence qu'il tâche de l'engloutir au plus profond de lui-même, jusqu'à en être miné, jusqu'à en investir chaque phrase de ce travail de l'inconscient qu'est l'écriture. Je parle toujours de la violence, j'écris toujours la violence. [...] Je suis incapable de décrire autre chose que cela : la violence. La violence qu'on s'inflige à soi ou qu'on inflige à autrui. La seule vérité qui vibre avec sincérité en moi – et donc ma seule ligne convaincante d'écriture – est le murmure enfantin de la violence, suintant de mes premières années comme une eau empoisonnée. », p. 169-171.

**King S., « Guns », *Amérique, France, Le Un*, 2018.**

« Amérique publie un essai inédit de Stephen King sur la violence et les armes à feu. Il montre combien le grand romancier américain connaît ce pays dont il dissèque l'âme sans relâche. Et ce que la littérature peut faire pour le meilleur et pour le pire », p. 65.

« Mon livre n'a pas brisé Cox, Pierce, Carnéal ou Loukaitis et ne les a pas non plus transformés en tueurs : ils ont trouvé quelque chose en lui qui leur a parlé parce qu'ils étaient déjà brisés. J'ai néanmoins considéré *Rage* comme un possible accélérateur, c'est pourquoi je l'ai retiré de la vente. On ne laisse pas un jerrykan d'essence à portée d'un enfant animé de tendances pyromanes. », p. 72.

**Louis É., *Histoire de la violence*, Paris, Seuil, 2016.**

« Le jeune héros du livre vient d'être agressé chez lui par son amant, le pire est encore à venir mais il se trouve dans l'incapacité de fuir : C'est dans le roman de William Faulkner, *Sancutuaire*, que j'ai retrouvé pour la première fois un cas comparable d'incapacité de fuir. » p. 88.

## **Axe 2 : L'enfant violent et son partenaire**

### **Sigmund Freud**

***Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.**

« MOI — C'est pourquoi tu as pensé que lorsque maman lui donne son bain, si elle la lâchait, alors Anna tomberait dans l'eau...

HANS (complétant la phrase). — ... et mourrait.

MOI — Et tu serais alors seul avec maman. Et un bon petit garçon ne doit pas souhaiter ça.

HANS — *Mais il peut le penser.*

MOI — Ce n'est pas bien.

HANS — *S'il le pense, c'est bien tout de même, pour qu'on puisse l'écrire au professeur.* », p. 143.

« Pulsions et destins des pulsions », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, Folio, Essai, 1991.

« Nous avons en effet toutes les raisons d'admettre que les sensations de douleur, comme d'autres sensations de déplaisir, débordent sur le domaine de l'excitation sexuelle et provoquent un état de plaisir ; voilà pourquoi on peut aussi consentir au déplaisir de la douleur. Une fois qu'éprouver de la douleur est devenu un but masochiste, le but sadique, infliger des douleurs, peut aussi apparaître, rétroactivement : alors, provoquant ces douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification avec l'objet souffrant. Naturellement, on jouit, dans les deux cas, non de la douleur elle-même, mais de l'excitation sexuelle qui l'accompagne, ce qui est particulièrement commode dans la position de sadique. », p. 27-28.

« La transformation de la pulsion en son contraire (matériel) ne s'observe que dans un cas, celui de la transposition de l'amour en haine. Amour et haine se dirigeant très souvent vers le même objet, cette coexistence fournit aussi l'exemple le plus important d'une ambivalence du sentiment. », p. 33.

« Nous ressentons la "répulsion" de l'objet et nous le haïssons ; cette haine peut ensuite aller jusqu'à une propension à l'agression contre l'objet, une intention de l'anéantir. », p. 40.

« Le premier but que nous reconnaissons, c'est *incorporer* ou *dévoré*, un type d'amour, qui est compatible avec la suppression de l'existence de l'objet dans son individualité et qui peut donc être qualifié d'ambivalent. [...] La haine en tant que relation à l'objet est plus ancienne que l'amour », p. 41.

*Malaise dans la civilisation*, Paris, Points, Essai, 2010.

« La part de vérité que dissimule tout cela et qu'on nie volontiers se résume ainsi : l'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais un objet de tentation. L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprié ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. », p. 64-65.

« L'une des exigences dites idéales de la société civilisée [...] c'est celle qui dit : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. [...] En revanche, si je suis censé l'aimer de ce grand amour universel, uniquement parce qu'il est lui aussi un être de cette terre comme l'insecte, le ver de terre, la couleuvre à collier, alors je crains que ne puisse lui échoir qu'une maigre portion d'amour, certainement pas autant que je suis en droit, selon ce que juge la raison, d'en garder pour moi-même. [...] Cet étranger, non seulement ne vaut pas d'être aimé, de façon générale, mais je dois honnêtement avouer qu'il mérite davantage mon hostilité et même ma haine. », p. 115-116.

« Du fait de cette hostilité primaire des êtres humains les uns envers les autres, la société civilisée est constamment menacée de se désagréger. L'intérêt de la communauté de travail ne la maintiendrait pas soudée, les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts raisonnables. La civilisation doit tout mettre en œuvre pour dresser des barrières devant les instincts agressifs des hommes, pour en réduire les manifestations par des dispositifs psychiques qui réagissent contre. », p. 120.

« Car les braves gens n'aiment pas que l'on évoque la tendance innée de l'être humain au "mal", à l'agressivité, à la destruction et, du coup, aussi à la cruauté. », p. 132.

## Jacques Lacan

« L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« Ces imagos seraient les vecteurs électifs des intentions agressives », p. 104.

« Ainsi l'agressivité qui se manifeste dans les retaliations de tapes et de coups ne peut seulement être tenue pour une manifestation ludique d'exercice des forces et de leur mise en jeu pour le repérage du corps. Elle doit être comprise dans un ordre de coordination plus ample : celui qui subordonnera les fonctions de postures toniques et de tension végétative à une relativité sociale dont un Wallon a remarquablement souligné la prévalence dans la constitution expressive des émotions humaines. », p. 112.

« C'est cette captation par l'*imago* de la forme humaine, plus qu'une *Einfühlung* dont tout démontre l'absence dans la prime enfance, qui entre six mois et deux ans et demi domine toute la dialectique du comportement de l'enfant en présence de son semblable. Durant toute cette période on enregistrera les réactions émotionnelles et les témoignages articulés d'un transitivity normal. L'enfant qui bat dit avoir été battu, celui qui voit tomber pleure. », p. 113.

« L'expérience subjective doit être habilitée de plein droit à reconnaître le nœud central de l'agressivité ambivalente, que notre moment culturel nous donne sous l'espèce dominante du *ressentiment*, jusque dans ses plus archaïques aspects chez l'enfant. Ainsi pour avoir vécu à un moment semblable et n'avoir pas eu à souffrir de cette résistance *behaviouriste* au sens qui nous est propre, saint Augustin devance-t-il la psychanalyse en nous donnant une image exemplaire d'un tel comportement en ces termes : "*Vidi ego et expertus sum zelantem parvulum : nondum loquebatur et intuebatur pallidus amarum aspectu conlactaneum suum*", "J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait". Ainsi noue-t-il impérieusement, avec l'étape *infans* (d'avant la parole) du premier âge, la situation d'absorption spectaculaire : il contemplait, la réaction émotionnelle : tout pâle, et cette réactivation des images de la frustration primordiale : et d'un regard empoisonné, qui sont les coordonnées psychiques et somatiques de l'agressivité originelle. », p. 114-115.

« Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« Combien là encore va plus loin un Guiraud, mécaniste, quand, dans son article sur les *Meurtres immotivés*, il s'attache à recon-naître que ce n'est rien d'autre que le *kakon* de son propre être, que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il frappe. », p. 175.

« L'étourdit », *Autres écrits*, Paris Seuil, 2001.

« Et puisque l'insulte, si elle s'avère par l'ἔπος, être du dialogue le premier comme le dernier (conféromère), le jugement de même, jusqu'au "dernier", reste fantôme, et pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification. », p. 487.



*Le Séminaire, livre III, Les psychoses, Paris, Seuil, 1981.*

« Quand vous donnez une gifle à un enfant, eh bien ! ça se comprend, il pleure – sans que personne réfléchisse que ce n'est pas du tout obligé, qu'il pleure. Je me souviens du petit garçon qui, quand il recevait une gifle, demandait – C'est une caresse ou une claque ? Si on lui disait que c'était une claque, il pleurerait, ça faisait partie des conventions, de la règle du moment, et si c'était une caresse, il était enchanté. Ça n'épuise d'ailleurs pas la question. Quand on reçoit une gifle, il y a bien d'autres façons de répondre que de pleurer, on peut la rendre, et aussi tendre l'autre joue, on peut aussi dire – *Frappe, mais écoute.* », p. 14-15.

« Ce qui se passe entre de jeunes enfants comporte ce transitivity fondamental qui s'exprime dans le fait qu'un enfant qui en a battu un autre peut dire – l'autre m'a battu. Non pas qu'il mente – il *est* l'autre, littéralement. [...] Ce qui fait que le monde humain est un monde couvert d'objets est fondé sur ceci, que l'objet d'intérêt humain, c'est l'objet du désir de l'autre. », p. 50.

« La connaissance dite paranoïaque est une connaissance instaurée dans la rivalité de la jalousie, au cours de cette identification première que j'ai essayé de définir à partir du stade du miroir. Cette base rivalitaire et concurrentielle au fondement de l'objet, est précisément ce qui est surmonté dans la parole, pour autant qu'elle intéresse le tiers. La parole est toujours pacte, accord, on s'entend, on est d'accord – ceci est à toi, ceci est à moi, ceci est ceci, ceci est cela. Mais le caractère agressif de la concurrence primitive laisse sa marque dans toute espèce de discours sur le petit autre, sur l'Autre en tant que tiers, sur l'objet. Le témoignage, ce n'est pas pour rien que ça s'appelle en latin *testis*, et qu'on témoigne toujours sur ses couilles. Dans tout ce qui est de l'ordre du témoignage, il y a toujours engagement du sujet, et, lutte virtuelle à quoi l'organisme est toujours latent. », p. 50.

« Cette certitude délirante, il faut vous rompre à la retrouver partout où elle est. Vous vous apercevrez alors par exemple à quel point le phénomène de la jalousie est différent quand il se présente chez un sujet normal et quand il se présente chez un délirant. Il n'est pas besoin de vous évoquer longuement ce qu'a d'humoristique, voire de comique, la jalousie du type normal, dont on peut dire qu'elle se refuse le plus naturellement du monde à la certitude, quelles que soient les réalités qui s'en offrent. », p. 89.

« Cela n'a pas à nous étonner dès lors que nous avons saisi l'importance pour l'homme de son image spéculaire. Cette image est fonctionnellement essentielle chez l'homme, pour autant qu'elle lui donne le complément orthopédique de cette insuffisance native, de ce déconcert, ou désaccord constitutif, lié à sa prématuration à la naissance. Son unification ne sera jamais complète parce qu'elle s'est faite précisément par une voie aliénante, sous la forme d'une image étrangère, qui constitue une fonction psychique originale. La tension agressive de ce *moi ou l'autre* est absolument intégrée à toute espèce de fonctionnement imaginaire chez l'homme. », p. 110.

« Si l'image captatrice est démesurée, si le personnage en question se manifeste simplement dans l'ordre de la puissance et non dans celui du pacte, c'est une relation de rivalité qui apparaît, l'agressivité, la crainte, etc. Dans la mesure où le rapport reste sur le plan imaginaire, duel et démesuré, il n'a pas la signification d'exclusion réciproque que comporte l'affrontement spéculaire, mais l'autre fonction, qui est celle de la capture imaginaire. [...] C'est ainsi que la situation peut se soutenir longtemps, que les psychotiques vivent compensés, ont apparemment les comportements ordinaires considérés comme normalement virils, et tout d'un coup, mystérieusement, Dieu sait pourquoi, se décompensent. Qu'est-ce qui rend soudainement insuffisantes les béquilles imaginaires qui permettaient au sujet de compenser l'absence du signifiant ? », p. 230-231.

*Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994.*

« En effet, l'agressivité dont il s'agit est du type de celles qui entrent en jeu dans la relation spéculaire, dont le *ou moi ou l'autre* est toujours le ressort fondamental. », p. 207.

*Le Séminaire, livre IX, L'identification, leçon du 30 mai 1962, inédit.*

« "L'impuissance du fantasme sadique" chez le névrosé repose toute entière sur ceci : c'est qu'en effet il y a bien visée destructive dans le fantasme de l'obsessionnel, mais cette visée destructive, comme je viens de l'analyser, a le sens, non pas de la destruction de l'autre, objet du désir, mais de la destruction de l'image de l'autre au sens où ici je vous la situe, à savoir que justement elle n'est pas l'image de l'autre, parce que l'autre, *a* objet du désir – comme je vous le montrerai la prochaine fois – n'a pas d'image spéculaire. »

*Le Séminaire, livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004.*

« Par contre, la dimension de l'agressivité entre en jeu pour remettre en question ce qu'elle vise par sa nature, à savoir la relation à l'image spéculaire. C'est dans la mesure où le sujet épuise contre cette image ses rages, que se produit cette succession des demandes qui va à une demande toujours plus originelle, historiquement parlant, et que se module la régression comme telle. », p. 65-66.

« Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désirer, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir. », p. 67.

« Il y a ensuite la référence transitive qui s'établit dans son rapport avec l'autre imaginaire, son semblable. C'est ce qui fait que son identité est toujours mal démêlable de l'identité de l'autre. D'où l'introduction de la médiation d'un commun objet, objet de concurrence, dont le statut relève de la notion d'appartenance – il est à toi ou il est à moi.

Dans le champ de l'appartenance, il y a deux sortes d'objets – ceux qui peuvent se partager, ceux qui ne le peuvent pas. Ceux qui ne le peuvent pas, je les vois quand même courir dans ce domaine du partage avec les autres objets, dont le statut repose tout entier sur la concurrence, fonction ambiguë qui est à la fois rivalité et accord. », p. 107.

« Le désir sadique, avec tout ce qu'il comporte d'énigme, n'est articulable qu'à partir de la schize, la dissociation, qu'il vise à introduire chez le sujet, l'autre, en lui imposant, jusqu'à une certaine limite, ce qui ne saurait être toléré – à la limite exacte où apparaît chez ce sujet une division, une béance, entre son existence de sujet et ce qu'il subit, ce dont il peut pâtir, dans son corps. Ce n'est pas tellement la souffrance de l'autre qui est cherchée dans l'intention sadique, c'est son angoisse. », p. 123.

« L'acting out est essentiellement quelque chose, dans la conduite du sujet, qui se montre. L'accent démonstratif de tout acting out, son orientation vers l'Autre, doit être relevé. », p. 145.

« Pour dire les choses sommairement, s'il s'agit du pervers ou du psychotique, la relation du fantasme ( $\$ \leftrightarrow a$ ) s'institue de telle sorte que *a* est à sa place du côté de *i(a)*. Dans ce cas, pour manier la relation transférentielle, nous avons en effet à prendre en nous le *a* dont il s'agit, à la façon d'un corps étranger, d'une incorporation dont nous sommes le patient, car l'objet en tant qu'il est la cause de son manque est absolument étranger au sujet qui nous parle. Dans le

cas de la névrose, la position est différente, pour autant que quelque chose apparaît de son fantasme du côté de l'image  $i'(a)$ . En  $x$ , apparaît quelque chose qui est un  $a$ , et qui seulement le paraît – car le  $a$  n'est pas spécularisable, et ne saurait ici apparaître, si je puis dire en personne. C'est seulement un substitut. », p.164.

## Jacques-Alain Miller

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre de l'université Paris VIII, cours du 20 novembre 1991, inédit.

« Une vraie femme, allons jusqu'au bout de la réponse lacanienne, une vraie femme c'est toujours Médée. C'est Médée qui découpe ses enfants et les donne à manger à Jason leur père. C'est Médée qui lui donne à manger son Dasein. C'est là qu'elle devient entièrement femme, selon Lacan. Que l'acte de la femme c'est à cet égard, comme le relevait Jean-Louis Gault [...] l'acte de la femme c'est de s'attacher le plus précieux, l'agalma, et du coup de frapper l'homme dans sa béance, pas de le protéger, pas de le nourrir, de le frapper. »

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, cours du 20 mai 1992.

« À cet égard, on peut dire que l'essentiel de la clinique lacanienne – au moins la clinique qui entoure cet écrit sur la psychose – est une clinique de l'enfant trompeur, une clinique qui se répartit selon les modes de tromperie dont l'enfant peut jouer et dont il est joué au regard de ce désir inassouissable. Par exemple, le sujet comme enfant peut être ramené à cette image phallique, confondu avec elle, ou encore en déficit par rapport à elle, ou encore confondu avec la mère. »

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, cours du 27 mai 1992.

« Si Lacan se réfère à ce *On bat un enfant*, c'est pour nous indiquer ce qu'il en est de l'image, à savoir que le fantasme, où l'image est si manifeste, conserve la trace des éléments signifiants de la parole articulée, et que la valorisation de l'image est comme le *témoin* – c'est son terme – privilégié d'une articulation inconsciente. Si la dimension imaginaire est prévalente dans le fantasme, si elle est prévalente dans la perversion, c'est en tant qu'elle est sur le chemin du rapport du sujet à l'Autre. En quelque sorte, ce que nous avons avec le fantasme, c'est un élément imaginaire d'autant plus prévalent qu'à la fois il obscurcit et est comme la réduction de toute une articulation inconsciente. »

« L'orientation lacanienne. Donc. La logique de la cure », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 26 janvier 1994, inédit.

« La loi du cœur, quand elle débouche sur le délire de la présomption, ne se satisfait pas de ce cercle mais le rompt par la violence. C'est là que ce schéma permet de situer l'acte dans la folie, la vertu en quelque sorte résolutoire de l'acte qui tient à ce que, exerçant cette violence contre l'ordre, le moi se frappe lui-même. »

« L'orientation lacanienne. Donc. La logique de la cure », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 2 février 1994, inédit.

« Si Lacan a utilisé le terme d'agressivité dans son titre, c'est que le concept était alors à la mode. L'agressivité, en 1948, c'était la toute dernière façon, venue des États-Unis, avec

laquelle les héritiers de Freud arrivaient à appareiller cette pulsion de mort que Freud leur avait laissée et dont ils ne savaient pas trop quoi faire. Ils ont donc trouvé quoi en faire en la retraduisant comme agressivité. Là, Lacan développe à nouveau ce qui est le résultat de son abord de la psychose deux ans auparavant, à savoir la structure paranoïaque du moi. Il considère que l'agressivité du moi, avec l'ambivalence qui la caractérise entre le moi et l'autre – frapper l'autre pour finir par se frapper soi-même dans le mouvement même où l'on frappe l'autre –, est le “nœud central” – c'est son expression – qu'il s'agit de dévoiler dans l'expérience analytique. »

**Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Silet », enseignement prononcé dans le cadre de l'université Paris VIII, cours du 14 décembre 1994, inédit.**

« Par là, [Fénichel] s'oppose explicitement à la méthode kleinienne. Au fond, il recommande ce qu'on a appelé l'interprétation par la surface, non pas l'interprétation directe visant la pulsion, mais l'interprétation visant les défenses contre la pulsion. Alors qu'il impute à Klein, pas à tort, de recommander tout de suite les interprétations profondes. Selon lui, et en effet ça donne dans la pratique kleinienne le discours au patient [...] sur la pulsion qu'il y a derrière tout ça. [...] cette pratique, elle est recommandée par Mélanie Klein à partir de la psychanalyse avec les enfants [...] Mélanie Klein déduit du fait que dans l'analyse des enfants le transfert s'établit dès le début de l'analyse, qu'il est urgent d'interpréter. »

**« L'orientation lacanienne. Silet », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 8 mars 1995, inédit.**

« La jouissance ne se situe qu'à partir de l'Autre. [Lacan] oppose le mode de jouissance de l'Autre et notre mode de jouissance – par quoi il faut entendre, selon le contexte, le mode contemporain de jouissance –, et il donne des précisions sur ce “notre mode de jouissance” en le qualifiant de précaire et comme “ne se situant plus que du plus-de-jouir”. [...] Pour pouvoir situer notre mode de jouissance par rapport à l'Autre, encore faut-il en être séparé. Or, ce qui serait peut-être un trait de l'univers contemporain, c'est que l'Autre disparaît. »

**« L'orientation lacanienne. Silet », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 14 juin 1995, inédit.**

« La résistance [...] Lacan la situe essentiellement, dit-il, non pas au niveau de l'action, mais au niveau de l'objet. Et il ajoute – proposition d'un grand avenir qui nous laisse encore à méditer : l'objet apparaît “sous le signe du rien”. C'est ce qui pourrait nous introduire à une clinique de l'anorexie, l'enfant mettant en échec sa dépendance à l'endroit de l'Autre en se nourrissant, non pas de quelque chose, non pas même du sein en tant qu'objet partiel de l'objet symbolique maternel, mais de cet objet comme annulé, se nourrissant de rien comme objet. »

« C'est là ce qu'introduit ce Séminaire IV concernant la pulsion, à savoir que dans tous les cas, la pulsion doit être pensée à partir de l'amour, en tant que l'amour – relation symbolique – introduit l'objet rien. »

**« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 20 mars 1996, inédit.**

« Si vous interprétez au niveau imaginaire, vous faites alors se déchaîner des effets d'agressivité, on vous répond, ça finit très mal, et c'est alors un “ne faites surtout pas ça !” L'interprétation symbolique, elle, apporte la paix. »

« L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre de l'université Paris VIII, cours du 5 mars 2003, inédit.

« Et, en effet, il y a beaucoup de considérations d'ordre clinique qui ont une incidence politique directe, et c'est le cas de ce que nous appelons stade du miroir. Du point de vue de la philosophie politique, c'est l'énoncé de ce que comporte une relation, un lien égalitaire, le rapport du semblable au semblable. Et Lacan répète ce que dit Hobbes à ce propos : c'est la guerre ! Le rapport du semblable au semblable, le rapport de deux termes qui n'ont entre eux qu'une différence numérique, ça veut dire qu'ils sont dans leur contenu équivalents, et simplement qu'il y a un et un autre ; et pas : un seul. Aucun n'est supérieur. Du point de vue du contenu, un vaut l'autre. Simplement, il y en a deux, au lieu d'y en avoir un seul. Quand il y a ce rapport-là, du semblable au semblable qui ne sont partagés que par une différence numérique de telle sorte que "tu n'es que ce que je suis !", eh bien, ce que formule Lacan, c'est qu'on s'entend pas du tout, c'est qu'il faut qu'il y en ait un qui disparaisse, parce que "toi, l'autre, tu es et tu as plus que je suis et que je n'ai". Ah ! c'est en cela que l'épistémologie de Lacan est aussi une philosophie politique. Elle comporte qu'au niveau de l'imaginaire, c'est la guerre. »

« L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre de l'université Paris VIII, cours du 8 mars 2006, inédit.

« *Comment doit-on agir ? Alors donnons à ça une autre version. Comment doit-on agir avec sa jouissance au regard de grand Autre ? Et est-ce que là, précisément, ce jeu entre les partenaires, est-il consistant ? Est-ce qu'on peut savoir quoi faire ? Est-ce qu'un calcul, c'est-à-dire une opération signifiante permet de savoir comment agir avec sa jouissance ?* »

« Une lecture du séminaire d'un Autre à l'autre », *La Cause freudienne*, n°67, septembre 2007.

« Faire de la lutte à mort de pur prestige le pari de sa vie. », p. 127.

« Dans le mythe hégélien, les deux semblables s'affrontent, se font la guerre, essayent l'un l'autre de se supprimer, chacun faisant à l'endroit de l'autre les mêmes mouvements que l'autre fait à son endroit, jusqu'à ce que l'un cède à l'autre pour protéger sa vie. Donc c'est une lutte qui n'a pas un enjeu matériel, c'est une lutte pour savoir qui s'affirme comme tel et qui s'affirme dans le risque de sa vie, et qui lâche. », p. 128.

« *Comment se révolter ?* », *La Cause freudienne*, n°75, février 2010.

« Certes, dans la révolte, cette mort se présente plus volontiers comme la mort de l'autre, non pas le grand Autre du pari néo-pascalien, mais l'homme qui est en face de vous – l'homme révoltant, si je puis dire, celui qui vous domine, vous dépossède, vous prive de ce qui vous revient de droit. C'est lui, le partenaire de l'acte de révolte. », p. 212-217.

## Auteurs du Champ freudien

Bonnaud H., *Le corps pris au mot*, Paris, Navarin, 2015.

« Celui-ci devient en effet violent, envers l'autre ou envers lui-même, quand il ne peut répondre avec des mots à ce qu'il ressent comme une blessure qui l'humilie, un événement qui vient interrompre le déroulement normal de sa vie, telle une insulte, un reproche, une injustice ou un drame de la jalousie. [...] Pour ce faire, il faut au moins être deux. Celui qui agresse, et celui qui se sent agressé, le mécanisme psychique étant impliqué est celui de la projection. Victime et bourreau sont noués par une relation imaginaire où l'un et l'autre



cherchent à se défendre contre la violence dont ils se sentent tous deux victimes de la part de l'autre. Ne pouvant assumer la responsabilité de leur acte, ils la projettent sur l'autre. », p. 101.

« L'attaque contre le corps propre rend compte de la façon dont la pulsion de mort se met en œuvre pour nuire, non pas à autrui mais, à soi-même – qu'il s'agisse d'une recherche de douleur dans le corps, ou d'un moyen pour l'éprouver comme substance vivante. », p. 102.

**Charpentier-Libert A., « Les exclus de la ségrégation », *Horizon. Visages de la ségrégation*, n°62, Paris, Envers de Paris, 2017.**

« Trouver une place aujourd'hui à l'hôpital psychiatrique relève de la gageure pour la plupart des patients. Pour certains, c'est presque impossible : c'est le cas des adolescents violents. [...] S'il est essentiel, comme Lacan l'a enseigné, que le diagnostic ne soit pas une façon d'épingler les patients comme de "bizarres coléoptères", nier ou ignorer la folie conduit en revanche l'hôpital à ne rien vouloir savoir de la souffrance de ces jeunes et à se décharger de sa responsabilité d'accueillir et de soigner. », p. 87.

« La violence de ces adolescents s'exerce sur les autres par les coups, les insultes, la destruction, manifestant une coupure brutale d'avec le lien social. Il y a comme une tentative de se séparer dans le réel d'un Autre qui, non entamé par le symbolique, est alors vécu comme une menace directe. Cette exclusion structurelle du lien social entraîne une intime solitude dont on peut voir l'écho dans leur absence d'intérêt. [...] J.-A. Miller nous explique que c'est la pulsion de mort qui surgit dans la violence de ces adolescents. Il ne s'agit là ni de haine ni d'amour qui serait adressé à l'autre. La pulsion de mort apparaît ici à l'état brut : elle se passe d'artifices. », p. 87.

**De Bortoli L., « Sur le double et son étrangeté », *Horizon*, Paris, L'envers de Paris, n°61, 2016.**

« Selon cette expérience, dans un tout premier temps, l'enfant, alors qu'il est tenu par un Autre adulte devant le miroir, suspend son mouvement quand il aperçoit l'image de son reflet, reflet qu'il prend pour un alter ego ; c'est un moment de rivalité imaginaire. Lacan invoque là le tranchant mortel du miroir. Le sujet est dépossédé de cette image idéale, qui unifie son corps, mais reste néanmoins étrangère à son être au profit d'un "autre", qui vient compléter l'Autre. À ce phénomène d'intrusion et d'inquiétante étrangeté, vite occulté, succède un second temps [...], pendant lequel l'enfant se retourne vers l'adulte qui le tient et qui lui confirme par la parole de reconnaissance, le statut de l'image. [...] Le sujet éprouve alors une jubilation, signant l'investissement libidinal de son image narcissique. Son moi image est alors chevillé à son corps dans une méconnaissance de la déchirure inaugurale de son être. », p. 82.

**Laculée Ph., *La vraie vie à l'école*, Paris, Éditions Michèle, 2013.**

« Le moi n'est pas donné d'entrée, il est le fruit d'une structuration qui passe par l'expérience de soi chez l'enfant du premier âge, en tant qu'elle le réfère à son semblable. Le moi se structure dans une expérience de rivalité qui lui donne sa charge d'agressivité potentielle. Le moi est donc une sorte de bombe à retardement qui ne demande qu'à exploser lorsque se représenteront les circonstances de sa constitution. », p. 118.

**Lacadée Ph., *La vie éprise de parole*, Paris, Édition Michèle, 2013.**

« L'insulte est, pour celui qui la profère, une façon de traiter, dans l'urgence, le réel intrusif de l'Autre, que ce réel se manifeste sur le mode de l'en-trop – l'insulte tente alors d'opérer une séparation de cet en-trop – ou sur le mode de l'en-moins lors de la rencontre d'un trou dans le savoir ou d'un laisser tomber. », p. 190.



Lacadée Ph., « La modernité ironique et la cité de Dieu », *La Cause freudienne*, n°64, octobre 2006.

« L'enfant de la banlieue [...] est proche de cet enfant déchet qui trouve là la certitude de son être. Il se tient là, assuré de sa jouissance, usant d'une langue codée qui vient pour lui faire autorité. Il a déjà été séparé de cette routine qui aurait pu faire de sa vie un déroulement heureux, s'il avait consenti à en passer par un nouage du signifiant et du signifié, usant alors du savoir dont l'Autre serait porteur », p. 40.

Lacaté P., Lauret V., « L'offre intégriste : du vacarme au basculement, conversation avec Valérie Lauret », *Horizon, Visages de la ségrégation*, n°62, Paris, Envers de Paris, 2017.

« Il y a aurait un gros travail à faire entre toutes les institutions, y compris les juges, les médecins, les psy et l'école, sur ce que l'on fait du signalement, sur la mise en commun des réponses que chacun donne un peu trop dans son coin, au nom du soit-disant bien de l'enfant. », p. 80.

Laurent É., « Le racisme 2.0 », *Lacan quotidien*, n°371, 26 janvier 2014, publication en ligne, [www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

« Pour construire la logique du lien social, Lacan ne part pas de l'identification au leader, mais d'un premier rejet pulsionnel. Son temps logique aboutit à proposer pour toute formation humaine trois temps selon lesquels s'articulent le sujet et l'Autre social :

- 1) Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;
- 2) Les hommes se reconnaissent entre eux ;
- 3) Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme. »

Lefort R., *La Naissance de l'Autre*, Paris, Seuil, 1980.

« Ce jour-là, Nadia fait une rencontre grosse de conséquences en s'intéressant au boutons de ma blouse, elle touche ma peau sous cette blouse : elle s'arrête net et fuit. Par terre, elle met en pièces un biscuit. Au bout d'un moment, elle demande à revenir dans mes bras pour manipuler à nouveau les boutons de ma blouse, mais comme avec précaution, pour ne pas toucher ma peau. Elle s'acharne ensuite sur ma bouche, me frappe, me tire les lèvres, m'égratigne, avec un visage hostile ; puis elle me repousse violemment la tête en arrière une main, et de l'autre me griffe le cou, enfonçant ses doigts dans ma peau qu'elle pince et qu'elle tire. », p. 83.

Marty M.-C., Pourtau A., *Adolescents de l'illimité*, Lyon, Chronique sociale, 2015.

« Dans de tels moments, l'envie de répliquer avec agressivité est tentante. Ce que dit peut-être Valie, c'est qu'elle ne sait pas faire avec le manque qui pourrait l'engloutir, la frustration, alors elle est en colère, elle ne sait pas faire avec la déception, elle réalise sa solitude [...]. Il s'agit alors d'accueillir ses paroles désagréables sans les lui retourner comme une paire de claques. [...] Il est naturel d'éprouver des sentiments pouvant aller jusqu'à la haine à l'égard d'un jeune avec qui nous avons une accroche, c'est le travail transférentiel, c'est-à-dire le déplacement d'émotions inconscientes amicales ou hostiles établies dans l'enfance, qu'il nous adresse parce que nous sommes là, dans cette relation duelle. Le risque en refusant d'entendre et d'apprivoiser les pulsions qui nous traversent, en ne les mettant pas au travail, c'est de les retourner telles quelles à l'enfant : tu m'aimes, je t'aime, tu ne m'aimes pas, moi non plus. Et ça, ce n'est pas un acte éducatif, c'est une réaction en miroir. », p. 119.

Zuliani É., « Les insurrections du désir », *Malappris*, n°10, Publication en ligne du blog *Désir ou Dressage*, 14 septembre 2017.

« Les personnes qui s'occupent des indociles les accueillent, leur parlent et ainsi établissent des relations. Elles entrent en dialogue avec eux pour leur demander les raisons des actes qu'ils ont commis, les y rendre sensibles ainsi qu'aux perspectives qui s'ouvrent à eux. On reconnaît, ainsi, qu'ils peuvent en répondre au nom d'un désir qui les concerne. Retenons le terme *établi* : une institution n'est rien d'autre que le résultat d'une action qui établit, institue. Un lien social, très curieux parfois, s'établit et crée de petits fragments de discours. On confronte le sujet en priorité à l'établissement d'un lien social, plutôt qu'à un Autre qui n'existe pas, qui serait mâtiné de père (la loi) ou teinté de mère (la réparation). [...] *De petits fragments de discours* est le nom du cadre dont nous parlons dans nos institutions. Les êtres humains sont ainsi faits que pour établir des choses dans leur monde, ils parlent, c'est-à-dire ils tissent des significations, s'inscrivent dans des liens de discours pour pouvoir parler avec d'autres, partager des significations communes. Pour les jeunes dont nous nous occupons, ces liens ne sont pas établis à l'avance. Mais une fois qu'ils le sont, ils leur permettent de dire leurs intentions et de répondre de ce qu'ils disent et font. »

## Post-freudiens

Aichhorn A., *Jeunes en souffrance. Psychanalyse et éducation spécialisée*, Nîmes, éd. Champ social, 2005.

« La psychanalyse offre à l'éducateur de nouveaux aperçus psychologiques inappréciables pour l'accomplissement de sa tâche. Elle lui apprend à reconnaître le jeu de forces qui trouve son expression dans le comportement déviant, elle ouvre les yeux sur les motifs inconscients de l'état carenciel, et lui permet de trouver des voies susceptibles d'amener le sujet déviant à s'intégrer lui-même à nouveau dans la société. », p. 9.

Friedlander K., « Le comportement des petits enfants », *La délinquance juvénile*, Paris, PUF, 1951.

« Dès que la surveillance vient à se relâcher, ces enfants se bousculent, s'égratignent, se mordent les uns les autres, sans tenir le moindre compte des souffrances de leur victime et l'expression joyeuse de leur visage montre à l'observateur le moins prévenu qu'ils sont heureux de faire du mal au petit camarade avec lequel, quelques minutes plus tard, ils joueront avec plaisir. », p. 4.

## Mélanie Klein

*La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 2013.

« Outre ces jeux, elle se mit à couper du papier et à faire des découpages. Elle me dit un jour qu'elle faisait du "hachis" et que le sang sortait du papier ; sur ce, elle frissonna et déclara qu'elle ne se sentait pas bien. Une fois, elle parla d'une "salade d'yeux", et une autre fois dit qu'elle découpait son nez en "franges". Elle renouvelait par ce moyen le souhait de m'arracher le nez d'un coup de dent, qu'elle avait exprimé dès sa première séance et qu'à plusieurs reprises elle tenta même de réaliser. [...] Son analyse, comme celle d'autres enfants, prouva que le découpage a de multiples déterminants. Ce jeu offrait une issue à ses pulsions sadiques et cannibales et représentait en même temps la destruction des organes génitaux de ses parents ou du corps entier de sa mère. Mais il exprimait du même coup ses tendances réactionnelles, car, en découpant un objet comme un joli tapis, elle recréait ce qu'elle avait détruit. », p. 49-50.

« En réalité, je devais feindre d'agir comme elle avait souhaité faire à l'égard de sa mère, lorsqu'elle avait assisté aux rapports sexuels de ses parents. Ces pulsions et ces fantasmes sadiques étaient à la base de l'angoisse profonde que lui inspirait sa mère. Elle exprima à plusieurs reprises sa peur d'une "voleuse", qui la "viderait de tout son intérieur". », p. 51.

« Longtemps, Erna eut des accès de fureur et d'angoisse au début et à la fin des séances ; c'était en partie dû à la rencontre de l'enfant qui avait rendez-vous immédiatement avant ou après elle et qui représentait à ses yeux le frère ou la sœur dont elle attendait sans cesse la venue. [...] ils [le frère ou la sœur attendus] deviendraient des alliés non seulement dans ses pratiques sexuelles mais dans ses luttes contre des parents redoutables. Ensemble, ils tueraient la mère et s'empareraient du pénis du père. Mais à ces fantasmes d'Erna succédaient très vite des sentiments de haine à l'égard de ses frères et sœurs imaginaires qui n'étaient, finalement, que des substituts du père et de la mère [...]. Cela se terminait habituellement par un accès de dépression. », p. 54-55.

« Ce retrait marqué du réel, accentué par des fantasmes de mégalomanie, provenait en partie de la crainte que lui inspirait ses parents et plus particulièrement sa mère. C'était pour apaiser cette peur qu'Erna en venait à s'imaginer sous les traits d'une puissante et cruelle dominatrice à l'égard de sa mère ; de ce fait, son sadisme se trouvait considérablement renforcé », p. 56.

« La rigueur et la cruauté de son surmoi se trahissaient à maints détails de ses jeux et de ses fantasmes qui oscillaient sans cesse de la mère qui punissait à l'enfant qui se révoltait. Il fallut une analyse très poussée pour élucider ces fantasmes, identiques aux idées délirantes des adultes paranoïaques. », p. 56.

« En étudiant le cas d'Erna, j'ai pu vérifier la présence incontestable des phénomènes que nous savons être à l'origine du délire de persécution, soit la transformation en haine de l'amour pour le parent du même sexe, et l'importance exceptionnelle du mécanisme de projection. La suite de l'analyse révéla pourtant que, par-delà l'attitude homosexuelle d'Erna, et beaucoup plus profondément encore, se dissimulait une haine violente de la mère remontant aux débuts de l'Œdipe et au sadisme oral. Cette haine donna lieu à une extrême angoisse qui, à son tour, eut une part prépondérante dans l'élaboration des moindres détails de ses fantasmes de persécution. Il se présenta alors une nouvelle série de fantasmes sadiques qui dépassèrent en sadisme tout ce que j'avais pu rencontrer jusqu'ici dans cette analyse. [...] À la racine de sa haine je découvris l'envie orale suscitée par les satisfactions génitales et orales qu'elle attribuait à ses parents pendant leurs rapports sexuels. », p. 57-58.

« Le plaisir que le nourrisson éprouve à téter fait normalement place au désir de mordre. Si les satisfactions lui font défaut au stade oral de succion, il les recherchera davantage au stade oral de morsure. [...] Cette incapacité à jouir de l'allaitement est, je crois, la conséquence d'une frustration intérieure et, d'après mon expérience, dérive d'un sadisme oral anormalement développé. Selon toute apparence, la polarité des instincts de vie et de mort s'exprime déjà dans ces manifestations de la première enfance ; en effet la force de la fixation de l'enfant au stade oral de succion traduit la force de la libido, tandis que l'apparition d'un sadisme oral précoce et violent indique la puissance des composantes instinctuelles destructrices. », p. 137-138.

## **Donald W. Winnicott**

« Concepts actuels du développement de l'adolescent : leurs conséquences quant à l'éducation », *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1975.

« Si votre enfant parvient à se trouver lui-même, il ne se contentera pas de trouver quelque chose, il voudra trouver le tout de lui-même, ce qui comporte l'agressivité et les éléments destructifs qui sont en lui aussi bien que les éléments marqués du label amour. », p. 197.

« Si l'on considère l'ensemble du monde fantasmatique inconscient de la puberté et de l'adolescence, on y trouve *la mort de quelqu'un*. [...] Mais quand on fait la psychothérapie d'un adolescent (je parle en tant que psychothérapeute), on finit par découvrir que la mort et le triomphe personnel sont inhérents au processus de maturation et à l'acquisition du statut d'adulte, ce qui rend les choses difficiles pour les parents et ceux qui ont la charge des enfants. [...] Le thème inconscient peut devenir manifeste dans l'expérience d'une impulsion suicidaire ou dans un suicide effectif. Les parents ne peuvent apporter qu'une aide minime. Ce qu'ils ont de mieux à faire c'est de *survivre*. », p. 259-260.

« L'agressivité et ses racines », *Aggressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Payot, 1984.

« Si l'on tient compte de ce qu'un nourrisson est capable de supporter, on comprend aisément qu'un petit enfant vit l'amour et la haine avec autant de violence qu'un adulte. », p. 14.

« D'autres que moi ont déjà souligné la relation entre l'abandon de la masturbation et l'apparition d'un comportement antisocial (Anna Freud l'a récemment mentionné dans une conférence non publiée). [...] La masturbation et la mise en scène des fantasmes sont des solutions de rechange, mais elles sont toutes deux vouées à l'échec car il n'est de véritable lien que celui qui unit la réalité interne et les expériences pulsionnelles originaires à partir desquelles elle s'est construite. », p. 23.

« Dans [la] forme d'agressivité [engendrée par la peur, c'est-à-dire la mise en scène d'un monde interne épouvantable], l'individu cherche à ce qu'on exerce sur lui un contrôle efficace. Pour empêcher des débordements d'agressivité, les adultes doivent faire preuve d'une autorité sûre, qui permet à l'enfant de mettre en scène certains éléments mauvais et d'en jouir sans danger. Lorsqu'on s'occupe d'adolescents, il est très important de diminuer progressivement cette autorité. », p. 25.

« [L']agressivité engendrée par la peur, c'est-à-dire la mise en scène d'un monde interne épouvantable. Dans cette forme d'agressivité, l'individu cherche à ce qu'on exerce sur lui un contrôle efficace. Pour empêcher des débordements d'agressivité, les adultes doivent faire preuve d'une autorité sûre, qui permet à l'enfant de mettre en scène certains éléments mauvais et d'en jouir sans danger. Lorsqu'on s'occupe d'adolescents, il est très important de diminuer progressivement cette autorité. », p. 25.

« Il ne faut pas chercher à guérir l'agressivité mature [chez les garçons à l'adolescence] : il faut constater sa présence et l'accepter. Si elle devient incontrôlable, mieux vaut s'écarter et laisser la justice s'en occuper. Actuellement, la justice apprend à respecter l'agressivité des adolescents et, en temps de guerre, la nation compte sur cette agressivité. », p. 25-26.

« Ces premiers coups de pied ou de poing amènent le nourrisson à découvrir le monde qui n'est pas son *self* et marquent le début de sa relation avec les objets externes. On nommera bientôt comportement agressif ce qui, au départ, est une simple impulsion le poussant à bouger et à explorer. Ainsi, il y a toujours un lien entre l'agressivité et le moment où l'enfant distingue le *self* de ce qui n'est pas le *self*. », p. 30.

« J'opposerai d'abord l'enfant téméraire et l'enfant craintif. L'un exprime ouvertement son agressivité et son hostilité et y trouve un soulagement. L'autre pense que l'agressivité n'est pas en lui ; il croit qu'elle est ailleurs, il en a peur et craint qu'elle ne vienne du monde extérieur. », p. 31.

« Nous constatons tous les jours qu'aimer et faire mal sont indissociables. Ceux d'entre nous qui s'occupent d'enfants se rendent compte que les enfants aiment ce qu'ils blessent. Faire mal fait partie de la vie de l'enfant, et il s'agit de savoir comment votre enfant va apprendre à utiliser ses forces agressives pour vivre, aimer, jouer et (plus tard) travailler. », p. 36.

« Si les processus de maturation se mettent en place graduellement, le nourrisson peut détruire, haïr, donner des coups de pied et hurler au lieu d'anéantir le monde de façon magique. C'est ainsi que *l'agressivité peut être considérée comme un accomplissement*. Contrairement à la destruction magique, les idées et les comportements agressifs prennent une valeur positive et la haine indique que l'enfant se civilise. Il faut pour cela garder présentes à l'esprit les phases successives du développement affectif, surtout les plus précoces. », p. 38.

## Les amis du Champ freudien

Bauman Z. et Leoncini T., *Les enfants de la société liquide*, Paris, Fayard, 2018.

« Le phénomène que vous proposez d'explorer est le retour de la violence, de la coercition, de l'oppression comme mode de résolution des conflits, au détriment d'un débat et d'un dialogue visant à une compréhension mutuelle et à une renégociation du *modus vivendi*. Je crois que la nouvelle technologie des médias de communication a joué, joue et continuera de jouer, dans un avenir prévisible, un rôle important dans cette évolution : elle n'en est pas la cause, mais une des conditions essentielles de possibilité. », p. 46-47.

« Il suffit de penser aux innombrables cas de cyber-harcèlement et de diffamation – autant d'exemples très concrets. Tout ce qui se trouve sur le web a manifestement un trait distinctif et universel : l'effacement de la sphère publique au détriment de la sphère privée. Et c'est justement cet élément qui enlève du poids au sens politique du citoyen. », p. 70.

Deligny F., *Graine de crapule*, Paris, Édition du Scarabée, 1943.

« Tu n'obtiendras rien de la contrainte. Tu pourras à la rigueur les contraindre à l'immobilité et au silence et, ce résultat durement acquis, tu seras bien avancé. », p.13.

« Trop se pencher sur eux, c'est la meilleure position pour recevoir un coup de pied au derrière. », p. 26.

Faye G., *Petit pays*, Paris, Grasset, 2016.

« C'était donc ça, la violence ? De la peur et de l'étonnement saisis sur le vif. Il sortait ma tête de la rivière, d'un coup, et j'entendais : "Vos mères sont les putes des blancs !" Et à nouveau je buvais la tasse. Je perdais mon combat. Doucement, mes muscles épuisés se relâchaient, j'acceptais la situation dans ces dix centimètres d'eau, avec la voix de Francis pour me bercer, je me laissais glisser, imperceptiblement. La peur et la soumission pour moi et la force et la violence pour lui. », p. 130.



## Axe 3 : Le corps saisi par la chose violente

### Sigmund Freud

*Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.

« Le sadisme, il est aisé d'en retrouver les origines dans la vie normale. La sexualité de la plupart des hommes contient des éléments d'agression, soit une tendance à vouloir maîtriser l'objet sexuel, tendance que la biologie pourrait expliquer par la nécessité pour l'homme d'employer, s'il veut vaincre la résistance de l'objet, d'autres moyens que la séduction. Le sadisme ne serait pas autre chose qu'un développement excessif de la composante agressive de la pulsion sexuelle qui serait devenue indépendante et qui aurait conquis le rôle principal. Le terme de sadisme, dans le langage courant, n'a pas un sens très défini ; il comprend aussi bien les cas caractérisés par le besoin de se montrer violent, ou même simplement d'être partie active, jusqu'au cas pathologiques dans lesquels la satisfaction est conditionnée par l'assujettissement de l'objet sexuel et les mauvais traitements qui lui sont appliqués. [...] On constate souvent que le masochisme n'est pas autre chose qu'une continuation du sadisme, qui se retourne contre le sujet, lequel prend pour ainsi dire la place de son objet sexuel », p. 43-44.

« La transformation de la sexualité infantile [...] représente un des buts de l'éducation, idéal que l'individu n'atteint qu'imparfaitement, et dont souvent il s'écarte considérablement. Il arrive parfois qu'un fragment de la vie sexuelle qui a échappé à la sublimation fasse irruption. », p. 71.

« *Pulsions et destins des pulsions* », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, Folio Essai, 1991.

« Lorsque, ensuite, nous constatons que l'activité des appareils psychiques les plus développés est également soumise au *principe de plaisir*, à savoir, est réglée automatiquement par les sensations de la série plaisir-déplaisir, nous pouvons difficilement refuser une nouvelle présupposition : ces sensations reproduisent le processus de maîtrise des excitations. En ce sens, assurément que la sensation de déplaisir est en rapport avec l'accroissement de l'excitation, et la sensation de plaisir avec une diminution de celle-ci. [...] Le concept de "pulsion" nous apparaît comme un concept-limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel. », p. 17-18.

*Pourquoi la guerre ?*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2005.

« Avec une petite dépense de spéculation, nous en sommes arrivés à concevoir que cette pulsion agit au sein de tout être vivant et qu'elle tend à le vouer à la ruine, à ramener la vie à l'état de matière inanimée. Un tel penchant méritait véritablement l'appellation d'instinct de mort, tandis que les pulsions érotiques représentent les efforts vers la vie. », p. 57.

*Malaise dans la civilisation*, Paris, Points, Essai, 2010.

« Tout de même, il n'était pas facile de mettre en lumière l'action de cette pulsion de mort, une fois admise. Les manifestations de l'éros étaient passablement flagrantes et tapageuses ; on pouvait supposer que la pulsion de mort travaillait sans mot dire à détruire l'être vivant de l'intérieur, mais naturellement ce n'était pas là une preuve. L'idée qui permit d'avancer fut qu'une part de la pulsion se tournait contre le monde extérieur et se manifestait alors comme



pulsion d'agression et de destruction. La pulsion se trouverait ainsi elle-même contrainte de servir l'éros, l'être vivant anéantissant alors autre chose, d'animé ou d'inanimé, au lieu de son propre Soi. Inversement, la restriction de l'agression vers l'extérieur devrait nécessairement accroître l'autodestruction, toujours active de toute façon. », p. 130-131.

« Cette pulsion agressive est la descendante et la principale représentante de la pulsion de mort que nous avons trouvée à côté de l'éros, qui se partage avec lui la domination du monde. Dès lors, il me semble que le sens de l'évolution de la civilisation n'est plus obscur. Elle doit nécessairement nous montrer le combat entre éros et mort, pulsion de vie et pulsion destructrice, tel qu'il se livre à travers l'espèce humaine. Ce combat est la teneur essentielle de la vie elle-même, et c'est pourquoi l'évolution de la civilisation doit être désignée, tout simplement, comme le combat, à la vie, à la mort, de l'espèce humaine. Et cette lutte titanique, nos bonnes d'enfants prétendent l'apaiser avec la fameuse "céleste berceuse" ! », p. 135.

« Contre l'autorité qui empêche l'enfant d'avoir ses premières satisfactions, qui sont aussi de la plus grande importance, a dû nécessairement se développer chez lui une considérable quantité d'agressivité, de quelque sorte qu'aient été les renoncements pulsionnels exigés. Immanquablement, l'enfant a dû renoncer à satisfaire cette agressivité vengeresse. Il se tire de cette situation économique difficile en ayant recours à des mécanismes connus, en intégrant en lui par identification cette autorité inattaquable, qui devient dès lors le surmoi et entre en possession de toute l'agressivité qu'on aurait, en tant qu'enfant, exercée contre elle. », p. 147.

« **Théorie des pulsions** », *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1975.

« Nous avons résolu de n'admettre l'existence que de deux pulsions fondamentales : l'Éros et la pulsion de destruction (les pulsions, opposées l'une à l'autre, de conservation de soi et de conservation de l'espèce, ainsi que l'autre opposition entre amour du moi et amour d'objet, entrent encore dans le cadre de l'Éros). Le but de l'Éros est d'établir de toujours plus grandes unités, donc de conserver : c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports, donc de détruire les choses. [...] et c'est pourquoi nous l'appelons aussi la pulsion de mort. », p. 8.

« **Développement de la fonction sexuelle** », *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1975.

« Dès cette phase orale, avec l'apparition des premières dents, certaines tendances sadiques surgissent isolément. Elles sont bien plus marquées dans la deuxième phase, celle que nous appelons sadique-anaïle parce qu'alors la satisfaction est recherchée dans l'agression et la fonction excrémentielle. Si nous nous interrogeons le droit de rapporter les tendances agressives à la libido, c'est parce que nous pensons que le sadisme est une union pulsionnelle entre les tendances purement libidinales et d'autres purement destructives, union qui dès lors persistera à jamais. », p. 13-14.

## Jacques Lacan

*Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981.

« La scène est la suivante. En jouant avec son couteau, il s'était coupé le doigt, qui ne tenait plus que par un tout petit bout de peau. Le sujet raconte cet épisode dans un style calqué sur le vécu. Il semble que tout repérage temporel ait disparu. Il s'est assis ensuite sur un banc, à côté de sa nourrice, qui est justement la confidente de ses premières expériences, et il n'a pas osé lui en parler. Combien significative cette suspension de toute possibilité de parler – et à la

personne précisément à qui il parlait de tout, et spécialement de choses de cet ordre. Il y a là un abîme, une plongée temporelle, une coupure d'expérience, à la suite de quoi il ressort qu'il n'a rien du tout, tout est fini, n'en parlons plus. La relation que Freud établit entre ce phénomène et ce très spécial *ne rien savoir de la chose*, même au sens du refoulé exprimé dans son texte, se traduit par ceci – *ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, resurgit dans le réel*. Il y a une relation étroite entre, d'un côté, la dénégation et la réapparition dans l'ordre purement intellectuel de ce qui n'est pas intégré par le sujet, et de l'autre, la *Verwerfung* et l'hallucination, c'est-à-dire la réapparition dans le réel de ce qui est refusé par le sujet. Il y a là une gamme, un éventail de relations. », p. 22.

« Ce style, sa grande force d'affirmation, caractéristique du discours délirant, ne peut pas manquer de nous frapper par sa convergence avec la notion que l'identité imaginaire de l'autre est profondément en relation avec la possibilité d'une fragmentation, d'un morcellement. Que l'autre est structurellement dédoublable, démultipliable, est là clairement manifesté dans le délire. », p. 113.

*Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994.*

« S'il y a justement quelque chose dont Mme Mélanie Klein nous donne l'idée [...], c'est bien que la situation première est chaotique, véritablement anarchique. Ce qui est caractéristique à l'origine, c'est le bruit et la fureur des pulsions, et il s'agit justement de savoir comment quelque chose comme un ordre peut s'établir à partir de là. », p. 65.

*Le Séminaire, livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004.*

« En revanche, ce que j'ai dit de l'affect, c'est qu'il n'est pas refoulé. Cela, Freud le dit comme moi. Il est désarrimé, il s'en va à la dérive. On le retrouve déplacé, fou, inversé, métabolisé, mais il n'est pas refoulé. Ce qui est refoulé, ce sont les signifiants qui l'amarrent. », p. 23.

« La colère, vous ai-je dit, c'est ce qui se passe chez les sujets, quand les petites chevilles ne rentrent pas dans les petits trous. Cela veut dire quoi ? Quand au niveau de l'Autre, du signifiant, c'est-à-dire toujours, plus ou moins, de la foi, de la bonne foi, on ne joue pas le jeu. Eh bien, c'est cela qui suscite la colère. », p. 23-24.

« Le désir sadique, avec tout ce qu'il comporte d'énigme, n'est articulable qu'à partir de la schize, la dissociation, qu'il vise à introduire chez le sujet, l'autre, en lui imposant, jusqu'à une certaine limite, ce qui ne saurait être toléré – à la limite exacte où apparaît chez ce sujet une division, une béance, entre son existence de sujet et ce qu'il subit, ce dont il peut pâtir, dans son corps. Ce n'est pas tellement la souffrance de l'autre qui est cherchée dans l'intention sadique, c'est son angoisse. », p. 123.

« Le trait nouveau que j'entends apporter est ceci, qui caractérise le désir sadique. Dans l'accomplissement de son acte, de son rite [...], ce que l'agent du désir sadique ne sait pas, c'est ce qu'il cherche, et ce qu'il cherche, c'est à se faire apparaître lui-même [...] comme pur objet, fétiche noir. », p. 124.

« Le sujet va dans la direction de s'évader de la scène. C'est ce qui nous permet de reconnaître le passage à l'acte dans sa valeur propre, et d'en distinguer ce qui est tout autre, vous le verrez, à savoir l'*acting out*. », p. 137.

*Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986.*

« La colère est essentiellement liée à ce qu'exprime cette formule de Péguy, qui l'a dit dans une circonstance humoristique – c'est quand les petites chevilles ne vont pas dans les petits

trous. Réfléchissez à ça, et voyez si ça peut vous servir. Ça a toutes sortes d'applications possibles, jusques et y compris d'y voir l'indice d'une ébauche possible d'organisation symbolique du monde chez les rares espèces animales où on peut effectivement constater quelque chose qui ressemble à la colère. Car il est assez surprenant que la colère soit remarquablement absente du règne animal dans l'ensemble de son étendue. », p. 123-124.

Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 17 décembre 1974, *Ornicar ?*, n°2, mars 1975.

« Cela justifie que, si nous cherchons de quoi peut être bordée cette jouissance de l'autre corps en tant qu'elle fait sûrement trou, ce que nous trouvons, c'est l'angoisse. », p. 104.

« L'angoisse, qu'est-ce que c'est ? C'est ce qui, de l'intérieur du corps, ex-siste quand quelque chose l'éveille, le tourmente. Voyez le petit Hans. S'il se rue dans la phobie, c'est pour donner corps à l'embarras qu'il a du phallus, de cette jouissance phallique venue s'associer à son corps. », p. 104.

Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 14 janvier 1975, *Ornicar ?*, n°3, mai 1975.

« L'être qui parle est toujours quelque part, mal situé, entre deux et trois dimensions. », p. 99.

Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n°3, mai 1975.

« L'Un de sens, c'est l'être, l'être spécifié de l'inconscient en tant qu'il ex-siste, qu'il ex-siste du moins au corps, car s'il y a une chose frappante, c'est qu'il ex-siste dans le discord. Il n'y a rien dans l'inconscient qui au corps fasse accord. », p. 105.

Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

« Ce dire, pour qu'il résonne, qu'il consonne, autre mot du *sinthome madaquin*, il faut que le corps y soit sensible. Qu'il l'est, c'est un fait. C'est parce que le corps a quelques orifices, dont le plus important est l'oreille, parce qu'elle ne peut se boucher, se clore, se fermer. C'est par ce biais que répond dans le corps ce que j'ai appelé la voix. », p. 17.

« Le réel se trouve dans les embrouilles du vrai. C'est bien ce qui m'a amené à l'idée du nœud, qui procède de ceci que le vrai s'auto-perfore du fait que son usage crée de toute pièce le sens, de ce qu'il glisse, de ce qu'il est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis, à savoir la bouche en tant qu'elle suce. », p. 85.

« À propos de Tennyson, de Byron, de choses se référant à des poètes, il s'est trouvé des camarades pour le ficeler à une barrière en fil de fer barbelé, et lui donner, à lui, James Joyce, une raclée. Le camarade qui dirigeait toute l'aventure était un nommé Héron, terme qui n'est pas indifférent, puisque c'est l'*érôn*. Ce Héron l'a donc battu pendant un certain temps, aidé de quelques autres camarades. Après l'aventure, Joyce s'interroge sur ce qui a fait que, passé la chose, il ne lui en voulait pas. Il s'exprime alors d'une façon très pertinente, comme on peut l'attendre de lui, je veux dire qu'il métaphorise son rapport à son corps. Il constate que toute l'affaire s'est évacuée, *comme une pelure*, dit-il. [...] Qui est-ce qui sait ce qui se passe dans son corps ? », p. 148.

« Mais je dirai plutôt que ce qui est frappant, ce sont les métaphores qu'il emploie, à savoir le détachement de quelque chose comme une pelure. Il n'a pas joui cette fois-là, il a eu une réaction de dégoût. Ce dégoût concerne en somme son propre corps. C'est comme quelqu'un qui met entre parenthèses, qui chasse le mauvais souvenir.

Avoir rapport à son propre corps comme étranger est certes une possibilité, qu'exprime le fait de l'usage du verbe *avoir*. Son corps, on l'a, on ne l'est à aucun degré. C'est ce qui fait croire à l'âme, à la suite de quoi il n'y a pas de raison de s'arrêter, et on pense aussi qu'on a une âme, ce qui est un comble. Mais la forme, chez Joyce, du *laisser tomber* du rapport au corps propre est tout à fait suspecte pour un analyste, car l'idée de soi comme corps a un poids. C'est précisément ce que l'on appelle l'ego. », p. 149.

## Jacques-Alain Miller

« L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 20 novembre 1985, inédit.

« Hors signifié, ça veut dire qu'on ne l'a pas encore fait signifier. C'est comme ce à quoi le sujet a rapport avant tout refoulement. C'est ce par rapport à quoi le refoulement est déjà une élaboration. C'est le terme par rapport à quoi il y a une défense primaire – le refoulement apparaissant, lui, comme une défense beaucoup plus élaborée. C'est comme une réalité muette par rapport à quoi le sujet se constitue dans un rapport pathétique d'affect primaire. »

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 8 avril 1992, inédit.

« C'est ainsi qu'à la subjectivité de l'enfant est assignée "la geste de l'éducation de ses sphincters", qu'elle "enregistre en victoires et en défaites", c'est-à-dire pour le sujet : *valeur* de victoires et défaites. C'est aussi bien à cette subjectivité qu'est assignée, comme en passant, la jouissance "de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux". Là encore, on constate que le terme de jouissance appelle irrésistiblement l'adjectif d'imaginaire. Et c'est encore à cette subjectivité qu'est assignée la capacité de faire "agression de ses expulsions excrémentielles". »

« Qu'est-ce qu'il montre dans le petit jeu sériel de l'enfant, dans ce jeu répétitif ? Il montre qu'il s'agit comme d'une destruction symbolique de l'objet, c'est-à-dire que l'objet devient à cet égard indifférent puisqu'il est pris dans cette répétition. Ce n'est pas rappeler l'objet pour le garder auprès de soi, mais c'est le jeu lui-même qui devient l'objet du sujet : "L'action du sujet devient à elle-même son propre objet." Il s'agit pour le sujet de jouer à faire disparaître et réapparaître, il ne s'agit pas de garder l'objet en question auprès de soi. C'est donc là son propre jeu qui est son objet. À ce moment-là, cet objet nouveau, cet objet qui est l'action même du sujet, prend corps dans le signifiant. »

« L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 17 mars 1999, inédit.

« La théorie qui serait celle de l'être parlant, par différence avec la théorie du sujet, on peut dire qu'elle traite des effets du signifiant en tant qu'affect et non pas en tant que signification, c'est-à-dire des effets du signifiant spécialement dans le corps. »

« L'orientation lacanienne. Illuminations profanes » enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 22 mars 2006, inédit.

« Lacan essaye de cerner [...] comment le sujet surgit non pas du signifiant mais comment il surgit du rapport indicible à la jouissance [...] et il s'agit en quelque sorte d'approcher le sujet au-delà même du refoulement, c'est-à-dire dans sa position de défense, dans une orientation

qui est préalable aux constructions du refoulement. Par là, on est dans les soubassements de l'être du sujet, si l'on veut. »

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 14 mars 2001, inédit.

« Je trouve très important de rappeler que la théorie de l'angoisse s'est corrélée dans la tension entre le désir et l'acte, et non par l'incertitude quant à l'action. Au moment où le sujet va passer à l'acte, il y a la dimension d'angoisse qui précède. Et en effet, l'angoisse indique quelque chose du lieu de l'acte. »

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 28 mars 2001, inédit.

« Cette volonté autre c'est celle que Freud a nommée pulsion, et qu'il est arrivé à Lacan de théoriser comme une demande, et qu'il a poussé jusqu'à nommer, finalement d'une façon plus claire, volonté de jouissance. C'est le nom lacanien de la pulsion. [...] le sujet fait l'expérience la plus dérangement de ce qu'il est assujéti à une volonté autre que la sienne. On peut dire qu'à cet égard, ce qu'on appelle l'inconscient, mais dont on ne fait pas si facilement l'expérience, l'esquisse seulement. Certes, c'est le sens de l'association libre, c'est le sens de cette expérience qui consiste à mettre entre parenthèses toute autre volonté que celle de dire pour s'éprouver assujéti. À cet égard, on peut dire, sans doute, que c'est une expérience de la refente, sans qu'elle présentifie avec le même accent la volonté autre. Les rêves déjà esquissent ce "c'est plus fort que moi". »

« DSK entre Éros et Thanatos », *Le Point*, n°248, mai 2011.

« Maintenant, imaginez que ce mot de "fellation", qui appartient à un discours second, ne s'exprime pas dans le registre de la parole sous la forme de lapsus ; supposez qu'il soit doté d'une force injonctive et qu'il embraie directement sur le corps. Le sujet se trouve alors dans la nécessité d'obéir à un commandement aussi muet qu'irrécusable, à une exigence absolue de satisfaction immédiate. Un impératif de jouissance impose sa loi, qui n'admet aucune délibération : le passage à l'acte se déclenche. », p. 6.

« Les prisons sont pleines de ces malheureux chez qui l'exigence inconditionnelle de la pulsion n'est pas tamponnée, tempérée, freinée, répartie, canalisée par des déplacements, des sublimations, des figures diverses de rhétorique, métaphores, métonymies, tout ce système d'écluses et de digues qui constitue l'architecture d'une belle et bonne névrose. », p. 49.

## Les auteurs du Champ freudien

Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 4 décembre 1996, inédit.

« Et Lacan concluait : "Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation 'humaine', en tant précisément qu'elle se pose comme assimilation d'une barbarie". Car en effet cette barbarie, elle est présente dès le départ. Dans cette communauté d'adolescents, ce qui rôde c'est la sexualité, menaçante, présence d'une nature, c'est une chose féroce, présentée comme ce qui peut l'empoigner, Törless, le lacérer, ses yeux d'abord. D'emblée, dès la trentième page, Törless s'installe dans une sorte de tension érotique avec l'Autre, avec son camarade. [...] s'il y a vraiment quelque chose entre lui et son copain, Beineberg, quelque



chose entre guillemets, c'est à ce moment-là que Törless brûle de couvrir d'insultes son camarade. Il y a ce lien dès qu'on approche de la sexualité, où cette signification ne s'aborde que par la forme limite du langage, l'injure, l'insulte, l'humiliation, la terreur. »

Lacadée Ph., *La vraie vie à l'école*, Paris, Michèle, 2013.

« Le moi se structure dans une expérience de rivalité qui lui donne sa charge d'agressivité potentielle. Le moi est donc une sorte de bombe à retardement qui ne demande qu'à exploser lorsque se représenteront les circonstances de sa constitution. », p. 118.

Lacadée Ph., « Le passage à l'acte chez les adolescents », *La Cause freudienne*, n°65, mars 2007.

« En grand clinicien, Freud rappelle que le sujet a le droit de s'attarder dans ce stade même fâcheux du développement, car au cœur de l'être humain existe une zone, que Lacan a appelée la jouissance, et qui fait que parfois le sujet ne veut pas forcément son propre bien. Il peut aussi vouloir consciemment ou pas se nuire à lui-même. La clinique de l'acte suicidaire est sans doute celle qui illustre le mieux ce paradoxe. Il y aurait donc, pour tout sujet, d'une part une tension entre l'idéal du moi, qui lui dirait comment faire avec sa vie, et d'autre part cette zone obscure qui gîte au cœur de l'être et qui concerne sa part pulsionnelle. Cette tache noire au cœur de l'être humain concerne cette part de souffrance bizarre, qui justement fait tache dans son existence, et qui est, à l'adolescence, d'une étonnante actualité parce que cette tache correspond à quelque chose de nouveau, qui surgit là souvent de façon contingente. L'adolescent est travaillé par ses pulsions sexuelles, qui peuvent occuper toute la scène de sa vie, et dont il peut avoir honte », p. 222.

« L'adolescent est avant tout surpris par le surgissement de la dimension du corps. La psychanalyse est certes une expérience de parole, mais seulement en tant que la parole est supportée par un corps. Et, comme le disait très bien Lacan, *un corps ça se jouit*. À l'adolescence, le corps s'éprouve par le sujet d'une façon nouvelle. », p. 224.

« La dernière phrase de ce poème, "moi pressé de trouver le lieu et la formule", me paraît paradigmatique de ce qui est en jeu dans ce moment de l'adolescence. Par quoi est-ce que le sujet est pressé ? Il est pressé par la pulsion, c'est-à-dire quelque chose qui gît en lui, qui l'agite, voire l'agit. », p. 225.

Lacadée Ph., « Voile de violence », *La Cause freudienne*, n°77, janvier 2011.

« Lacan parle de tendance agressive [...]. La tendance, ici, ne désigne pas tant ce que le sujet n'arrive pas à dire du fait de sa difficulté à trouver les mots, mais ce qui l'agite dans son corps, ce qui se passe en lui au niveau pulsionnel – c'est-à-dire sa jouissance. C'est là qu'entrent en jeu les objets pulsionnels qui soutiennent la demande – l'objet oral et l'objet anal – et le désir – la voix et le regard. Là où manquent les signifiants de l'Autre pour le dire, ces objets déclenchent la clinique différentielle de l'agressivité. », p. 47.

« Je viens pour dire que la violence, pour tout être humain, concerne le ça freudien, soit un réel en jeu qu'il s'agit, non pas de vouloir éradiquer, mais de situer à sa juste place afin d'y convoquer le voile – soit les semblants nécessaires pour la maintenir dans une mesure vivable par tous. », p. 48.



## Post-freudiens

### Donald W. Winnicott

« Concepts actuels du développement de l'adolescent : leurs conséquences quant à l'éducation », *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1975.

« Si, dans le fantasme de la première croissance, il y a la *mort*, dans celui de l'adolescence, il y a le *meurtre*. [...] Dans le fantasme inconscient, grandir est, par nature, un acte agressif. », p. 199.

« Si l'enfant doit devenir adulte, ce passage s'accomplira alors sur le corps mort d'un adulte. (Le lecteur sait, je le tiens pour acquis, que je me réfère au fantasme inconscient) », p. 200.

« L'agressivité et ses racines », *Agressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Payot, 1984.

« Si l'on tient compte de ce qu'un nourrisson est capable de supporter, on comprend aisément qu'un petit enfant vit l'amour et la haine avec autant de violence qu'un adulte. », p. 14.

« L'agressivité [...] est aussi une des sources principales d'énergie chez l'individu. », p. 28.

## Les amis du Champ freudien

Banks R., « Les désarrois de l'élève Törless », *L'ange sur le toit*, Paris, Acte Sud, 2000.

« La violence provoque une lumière blanche et de la chaleur à l'intérieur de la tête, et cela aussi bien chez celui qui bat l'autre que chez celui qui est battu. Il n'y a jamais d'obscurité ni de froid. Cela se produit à l'instant du contact violent, avant qu'on ressente de la douleur, voire de la peur ou de la culpabilité. De sorte que la douleur, la peur et la culpabilité en viennent à être considérées comme le prix qu'on doit payer après-coup pour cette extraordinaire immolation. C'est comme si la violence était un cadeau sans prix. En plus de la lumière et la chaleur, ce cadeau suscite de superbes rêves de vengeance qui durent pendant des dizaines de générations de pères et d'enfants, de maris et de femmes. C'est un cadeau qui forme et qui alimente des fantasmes où on est aussi grand qu'un glacier, aussi dur que du fer, aussi rapide que la lumière et aussi imprévisible qu'un volcan.

Lorsqu'un homme fort vous frappe à la tête, vous lance un grand coup dans les côtes et vous jette au sol, vous découvrez instantanément que vous êtes déjà à moitié dans un récit qui décrit votre retour à ce moment, une narration dont la fonction première est d'effectuer un renversement : de transformer l'enfant en homme, le faible en fort, le méchant en bon. *Écoute-moi* : vous êtes pris au piège du récit, et, pour exprimer ce renversement, il n'y a pas d'autres mots disponibles que ceux qui ont présidé au début du récit, à l'ouverture du drame. », p. 174-175.

Diney D., *Des mots qui font peur, Paroles d'une chanson*, [www.youtube.com/watch?v=wFB4BYxwL1k](http://www.youtube.com/watch?v=wFB4BYxwL1k)

« J'ai neuf ans, j'suis pas grand, on m'appelle le hareng. On se moque de moi tout le temps ; tout le temps m'insultent les grands. J'veux pas qu'on dise du mal de ma sœur qu'est de couleur, de ma mère qu'est berbère, de mon père qu'est parti. J'veux pas de ces mots-l !! Mots coup de poing, dans les reins, ni sur le nez, peut saigner, dans le ventre ; je ne veux pas les entendre ! Y'a des mots qui font peur, c'est comme des flèches dans le cœur. On est

toujours la cible d'un bien plus grand que soi ! Y'a des mots qui font mal, qui blessent et qui sont sales. Des mots qui giflent et claquent comme un coup de matraque. »

**Ferrante E., *L'amie prodigieuse*, Paris, Gallimard, Folio, 2011.**

« Je ne suis pas nostalgique de notre enfance : elle était pleine de violence. Il nous arrivait toutes sortes d'histoires, chez nous et à l'extérieur, jour après jour ; mais je ne crois pas avoir jamais pensé que la vie qui nous était échue fût particulièrement mauvaise. C'était la vie, un point c'est tout et nous grandissions avec l'obligation de la rendre difficile aux autres avant que les autres nous la rendent difficile. », p. 39.

**Humbert F., *L'origine de la violence*, Paris, Le Passage, 2009.**

« Son existence routinière canalisait sa violence, et je retrouvais chez lui bien des traits personnels. Mais sa violence était plus introvertie : toute mon enfance, je l'avais vu enveloppé dans des silences terribles, qui duraient parfois plusieurs jours. Il y avait des tempêtes en lui, dont personne ne pouvait mesurer l'intensité », p. 25.

« C'est pour ça que j'ai cassé. Parce que je ne pouvais évidemment pas taper, parce que je ne pouvais évidemment pas être aussi stupide et brutal. Mais la violence ne s'évapore pas, elle doit trouver sa cible. Et la cible, ce fut moi. », p. 78.

**Le Breton D., *Corps et adolescence*, Bruxelles, Éditions Fabert, 2016.**

« À défaut de l'autorité du père (ou des parents), les pairs prennent la place avec le risque de la tyrannie de la majorité pour les uns, le mal de vivre pour les autres laissés à l'écart ou harcelés à cause de leur différence, même si une majorité s'en sort parfaitement. Ce n'est plus l'adulte qui est le modèle de l'adolescent mais l'adolescent le modèle de l'adulte, bouleversant les liens de générations. Le jeune se tourne avec passion vers une culture adolescente hyper codée qui nourrit plus l'entre-soi qu'elle ne mène à un cheminement vers l'âge d'homme ou de femme. Pour être soi, il faut être comme les autres, mais avec une minime différence afin de pouvoir tenir un discours sur soi et se dégager des autres sans en être la risée. », p. 8.

« L'anorexie est une lutte farouche contre la sexuation qui arrache au neutre et contraint à devenir femme (ou homme). Elle est même une passion de la désincarnation. Tentative d'arrêter le temps du corps, de reprendre la maîtrise de soi. [...] Son corps est en trop et prétend la fixer à une féminité qui la limite de façon insupportable ou qu'elle récuse sans pour autant aspirer à la masculinité. Elle souhaite plutôt ne jamais grandir. Elle voudrait que son esprit se détache enfin de son corps et ne plus être que cette force aérienne qui n'est rattachée à rien. », p. 39-40.

**Louis E., *Pour en finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.**

« J'avais dix ans. J'étais nouveau au collège. Quand ils sont apparus dans le couloir je ne les connaissais pas. J'ignorais jusqu'à leur prénom, ce qui n'était pas fréquent dans ce petit établissement scolaire d'à peine deux cents élèves où tout le monde apprenait vite à se connaître. Leur démarche était lente, ils étaient souriants, ils ne dégageaient aucune agressivité, si bien que j'ai d'abord pensé qu'ils venaient faire ma connaissance. [...] Dans le couloir ils m'ont demandé qui j'étais, si c'était bien moi Bellegueule, celui dont tout le monde parlait. Ils m'ont posé cette question que je me suis répétée ensuite, inlassablement, des mois, des années, C'est toi le pédé ? En la prononçant ils l'avaient inscrite en moi pour toujours tel un stigmate, ces marques que les grecs gravaient au fer rouge ou au couteau sur le corps des individus déviants, dangereux pour la communauté. C'est la surprise qui m'a traversé, quand

bien même ce n'était pas la première fois que l'on me disait une chose pareille. On ne s'habitue jamais à l'injure. », p. 15.

« Ils m'ont d'abord bousculé du bout des doigts, sans trop de brutalité, toujours en riant, toujours le crachat sur mon visage, puis de plus en plus fort, jusqu'à claquer ma tête contre le mur du couloir. Je ne disais rien. L'un m'a saisi les bras pendant que l'autre me mettait des coups de pied, de moins en moins souriant, de plus en plus sérieux dans son rôle, son visage exprimant de plus en plus de concentration, de colère, de haine. Je me souviens : les coups dans le ventre, la douleur provoquée par le choc entre ma tête et le mur de briques. C'est un élément auquel on ne pense pas, la douleur, le corps souffrant tout à coup, blessé, meurtri. On pense -devant ce type de scène, je veux dire : avec un regard extérieur- à l'humiliation, à l'incompréhension, à la peur, mais on ne pense pas à la douleur. », p. 17.

« Ils sont revenus. Ils appréciaient la quiétude du lieu où ils étaient assurés de me trouver sans prendre le risque d'être surpris par la surveillante. [...] ici, personne ne nous verrait, personne ne saurait. Il fallait éviter de recevoir les coups ailleurs, dans la cour, devant les autres, éviter que les autres enfants ne me considèrent comme celui qui reçoit les coups. [...] Je préférerais donner de moi une image de garçon heureux. Je me faisais le meilleur allié du silence et, d'une certaine manière, le complice de cette violence. », p. 35.

« Comme tous les hommes du village, mon père était violent. Comme toutes les femmes du village, ma mère se plaignait de la violence de son mari. Elle se plaignait surtout du comportement de mon père quand il était saoul. », p. 39.

**Louis E., *Qui a tué mon père*, Paris, Seuil, 2018.**

« C'est étrange, parce que ton père était violent tu répétais obsessionnellement que tu ne serais jamais violent, que tu ne frapperais jamais aucun de tes enfants tu nous disais : Je ne poserai jamais la main sur un de mes enfants, jamais de ma vie. La violence ne produit pas que la violence. J'ai répété cette phrase longtemps, que la violence est cause de la violence, je me suis trompé. La violence nous avait sauvés de la violence. », p. 24.

« Quand je suis rentré le soir je te l'ai raconté. Tu m'as écouté, tu commençais déjà à te tendre, tu soufflais et tu as dit que tu me vengerais. Je t'ai demandé de ne pas le faire, j'avais peur des conséquences de la vengeance, je sais comment ces choses-là marchent, mais c'était trop tard. [...] L'autre jour j'ai écrit : Les autres, le monde, la justice n'arrêtent pas de nous venger sans se rendre compte que leur vengeance ne nous aide pas mais nous détruit. Ils pensent nous sauver avec leur vengeance mais ils nous détruisent. », p. 51-53.

« Je regarde vers ma mère, je suis trop curieux, je veux qu'elle souffre de m'avoir humilié le matin, je veux qu'elle souffre, et je sais que provoquer une bagarre entre mon frère et mon père est le meilleur moyen de la faire souffrir. Quand mon regard croise le sien elle me dit: toi t'es vraiment une putain de petite pourriture. Elle n'essaye pas de mentir, on dirait qu'elle va vomir de dégoût. Je baisse la tête, je commence à avoir honte de ce que je viens de faire mais pour l'instant le plaisir de la vengeance prend encore le dessus (c'est plus tard qu'il ne me restera plus que la honte). Mon père explose, il ne peut plus s'arrêter, il devient fou comme ça quand on lui ment. Il jette son verre de vin rouge qui se brise sur le sol, il hurle [...] c'est quoi cette histoire de me cacher des trucs bordel. », p. 60.

**Saviano R., *Piranhas*, Paris, Gallimard, 2018.**

« Le regard est un territoire, une patrie. Regarder quelqu'un, c'est comme entrer chez lui par effraction. Fixer quelqu'un dans les yeux, c'est l'envahir. Ne pas les détourner, c'est affirmer son pouvoir. », p. 21.

## Axe 4 : Violence sans cause, pas sans conséquences

### Sigmund Freud

« Lettre à Arthur Schnitzler », 14 mai 1922, *Correspondance (1873-1939)*, Paris, Gallimard, 1966.

« Dans un petit livre écrit en 1920, *Au-delà du principe de plaisir*, j'ai essayé de montrer qu'Éros et la pulsion de mort sont les forces originaires dont le jeu opposé domine toutes les énigmes de l'existence. », p. 371.

*Pourquoi la guerre ?*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2005.

« D'ailleurs ainsi que vous le marquez vous-même, il ne s'agit pas de supprimer le penchant humain à l'agression : on peut s'efforcer de le canaliser, de telle sorte qu'il ne trouve pas son mode d'expression dans la guerre. », p. 59.

« Si la progression à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, il y a donc lieu de faire appel à son adversaire, l'Eros. Tout ce qui engendre, parmi les hommes, des liens de sentiment doit réagir contre la guerre. », p. 59.

« Théorie des pulsions », *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1975.

« Voici comment nous nous représentons l'état initial : toute l'énergie disponible de l'Éros, que nous appellerons désormais *libido*, se trouve dans le moi-ça encore indifférencié et sert à neutraliser les tendances destructrices qui y sont également présentes (pour désigner l'énergie de la pulsion de destruction nous ne disposons pas d'un terme analogue de celui de "libido") [...]. Aussi longtemps que cette pulsion agit intérieurement en tant que pulsion de mort, elle reste muette, et elle ne se manifeste à nous qu'au moment où, en tant que pulsion de destruction, elle se tourne vers l'extérieur. [...] C'est là un des dangers qui menacent la salubrité du psychisme et auxquels l'homme s'expose quand il s'engage dans la voie de la civilisation. Refrêner son agressivité, en effet, est en général malsain et pathogène. On observe souvent la transformation d'une agressivité entravée en auto-destruction chez un sujet qui retourne son agressivité contre lui-même, par exemple en s'arrachant les cheveux dans un accès de colère ou en se labourant la figure avec ses poings. », p. 9-10.

### Jacques Lacan

« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« C'était la fille qui, lors de notre examen, nous produisit pour preuve des injures auxquelles toutes deux étaient en butte de la part de leurs voisins, un fait concernant l'ami de la voisine qui était censée les harceler de ses assauts, après qu'elles eussent dû mettre fin avec elle à une intimité d'abord complaisamment accueillie. Cet homme [...] avait à l'entendre, lancé à son adresse en la croisant dans le couloir de l'immeuble, le terme malsonnant de : "Truie !" Sur quoi nous [...] lui demandâmes tout uniment ce qui en elle-même avait pu se proférer l'instant d'avant. Non sans succès : car elle nous concéda d'un sourire avoir en effet murmuré à la vue de l'homme, ces mots dont à l'en croire, il n'avait pas à prendre ombrage : "je viens de chez le charcutier..." Qui visaient-ils ? Elle était bien en peine de le dire, nous mettant en droit de l'y aider. [...] Nous ne pouvons négliger le fait entre autres que la malade avait pris congé le

plus soudain de son mari et de sa belle-famille et donné ainsi à un mariage réprouvé par sa mère un dénouement resté depuis sans épilogue, à partir de la conviction qu'elle avait acquise que ces paysans ne se proposaient rien de moins, pour en finir avec cette propre à rien de citadine, que de la dépecer congrûment. [...] À notre fin présente, il suffit que la malade ait avoué que la phrase était allusive, sans qu'elle puisse pour autant montrer rien que perplexité quant à saisir sur qui des coprésents ou de l'absente portait l'allusion, car il apparaît que le *je*, comme sujet de la phrase en style direct, laissait en suspens [...] la désignation du sujet parlant, aussi longtemps que l'allusion [...] restait elle-même oscillante. Cette incertitude pris fin [...] avec l'apposition du mot "truie" [...]. C'est ainsi que le discours vint à réaliser son intention de rejet dans l'hallucination. Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet. », p. 534-535.

*Le Séminaire, livre III, Les psychoses, Paris, Seuil, 1981.*

« Si tant est que quelqu'un puisse parler dans une langue qu'il ignore totalement, nous dirons que le sujet psychotique ignore la langue qu'il parle. Cette métaphore est-elle satisfaisante ? Certainement pas. La question n'est pas tellement de savoir pourquoi l'inconscient qui est là, articulé à fleur de terre, reste exclu pour le sujet, non assumé - mais pourquoi il apparaît dans le réel. », p. 20.

*Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation, Paris, La Martinière/Champ freudien, 2013.*

« Ce que l'on appelle en cette occasion [le rapport du sujet avec le nouveau venu dans la constellation familiale] une *agression* n'est pas une agression, c'est un souhait de mort. Si inconscient que nous le supposons, c'est quelque chose qui s'articule *Qu'il meure !* – et cela ne se conçoit que dans le registre de l'articulation, c'est-à-dire là où les signifiants existent. Le semblable rival est agressé en termes de signifiants articulés, si primitifs que nous les supposons, alors que l'animal, quand il se livre sur les petits semblables à des agressions, il les mordille, il les pousse, voire il les rejette hors de l'enceinte où accéder à la nourriture. Que la rivalité primitive passe dans l'inconscient est lié au fait d'une articulation, si rudimentaire que nous la supposons, dont la nature n'est pas essentiellement différente de celle de l'articulation parlée *Qu'il meure !* C'est parce qu'il s'agit ici d'articulations que ce *Qu'il meure !* peut rester en dessous du *Qu'il est beau !* ou du *Je l'aime*, qui est l'autre discours qui se superpose au précédent. Dans l'intervalle de ces deux discours, se situe ce à quoi nous avons à faire comme le désir. », p. 561.

*Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986.*

« Le lien de la faute à la morbidité n'a pas manqué à notre époque de marquer de son sceau toute la réflexion morale. [...] Cette faute, qu'est-elle ? Assurément, ce n'est pas la même que celle que commet le malade aux fins d'être puni ou de se punir. Quand nous parlons du besoin de punition, c'est bien une faute que nous désignons, qui se trouve sur le chemin de ce besoin, et qui est recherché pour obtenir cette punition. Mais nous ne sommes par là que reportés un peu plus loin vers je ne sais quelle faute plus obscure qui appelle cette punition.

Est-ce la faute que désigne l'œuvre freudienne à son début, le meurtre du père, ce grand mythe mis par Freud à l'origine du développement de la culture ? Ou est-ce la faute plus obscure et plus originelle encore, dont il arrive à poser le terme à la fin de son œuvre, l'instinct de mort pour tout dire, en tant que l'homme est ancré, au plus profond de lui-même, dans sa redoutable dialectique ?



C'est entre ces deux termes que se tend chez Freud une réflexion, un progrès, dont nous aurons à mesurer les incidences exactes. », p. 10-11.

« Au-delà du principe du plaisir, nous apparaît cette face opaque – si obscure qu'elle a pu paraître à certains l'antinomie de toute pensée, non seulement biologique, mais même simplement scientifique – qui s'appelle l'instinct de mort. », p. 29.

« Le rapport dialectique du désir et de la Loi fait notre désir ne flamber que dans un rapport à la Loi, par où il devient désir de mort. C'est seulement du fait de la Loi que le péché, ἁμαρτία, ce qui veut dire en grec manque et non-participation à la Chose, prend un caractère démesuré, hyperbolique. La découverte freudienne, l'éthique psychanalytique nous laissent-elles suspendus à cette dialectique ? Nous avons à explorer ce qu'au cours des âges, l'être humain a été capable d'élaborer qui transgresse cette Loi, le mette dans un rapport au désir qui franchisse ce lien d'interdiction, et introduise, au-dessus de la morale, une érotique. [...] Qu'est-ce, sinon une façon de retrouver, quelque part au-delà de la loi, le rapport à *das Ding* ? [...] La question de *das Ding* reste aujourd'hui suspendue à ce qu'il y a d'ouvert, de manquant, de béant, au centre de notre désir. », p. 101-102.

« C'est au niveau de la bonne et de la mauvaise volonté, voire de la préférence pour la mauvaise au niveau de la réaction thérapeutique négative, que Freud, au terme de sa pensée, retrouve du champ de *das Ding*, et nous désigne le plan de l'au-delà du principe du plaisir. C'est comme un paradoxe éthique que le champ du *das Ding* est retrouvé à la fin, et que Freud nous y désigne ce qui, dans la vie, peut préférer la mort. Et il s'approche par là, plus qu'aucun autre, du problème du mal, plus précisément du projet du mal comme tel. », p. 124.

« Il en résulte que, si nous continuons de suivre Freud dans un texte comme le *Malaise dans la civilisation*, nous devons formuler ceci, que la jouissance est un mal. Freud là-dessus nous guide par la main – elle est un mal parce qu'elle comporte le mal du prochain. [...] Cela a un nom – c'est ce que l'on appelle l'au-delà du principe du plaisir. Et cela a des effets qui ne sont pas métaphysiques, et à balancer entre un sûrement pas et un peut-être. Ceux qui préfèrent les contes de fées font la sourde oreille quand on leur parle de la tendance native de l'homme à la *méchanceté*, à l'*agression*, à la *destruction*, et donc aussi à la *cruauté*. Et ce n'est pas tout, page 47 du texte français – *L'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'appropriier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer*. Si je ne vous avais pas dit d'abord l'ouvrage d'où j'extrais ce texte, j'aurais pu vous le faire passer pour un texte de Sade. », p. 217.

« Il est de la nature du bien d'être altruiste. Mais ce n'est pas là l'amour du prochain. Freud le fait sentir, sans l'articuler pleinement. Nous allons essayer, sans rien forcer, de le faire à sa place. Nous pouvons nous fonder sur ceci, qu'à chaque fois que Freud s'arrête, comme horrifié, devant la conséquence du commandement de l'amour du prochain, ce qui surgit, c'est la présence de cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain. Mais dès lors elle habite aussi en moi-même. Et qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose approcher ? Car dès que j'en approche – c'est là le sens du *Malaise dans la civilisation* – surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi, et qui vient, à la place même de la Loi évanouie, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la Chose. », p. 219.

« La vérité reste vraie que l'homme cherche le bonheur. La résistance devant le commandement *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* et la résistance qui s'exerce pour entraver son accès à la jouissance sont une seule et même chose.



Ainsi énoncé, ceci peut paraître un paradoxe de plus, une affirmation gratuite. N'y reconnaissez-vous pas pourtant ce à quoi nous nous référons de la façon la plus commune chaque fois qu'en effet nous voyons le sujet reculer devant sa jouissance ? De quoi faisons-nous état ? De l'agressivité inconsciente qu'elle contient, du noyau redoutable de cette *destrudo* qui, quels que soient à cet égard les petites manières, les chipotages de mijaurée analytiques, n'en est pas moins ce à quoi nous nous trouvons constamment affrontés dans notre expérience.

Qu'on l'entérine ou non au nom de je ne sais quelle idée préconçue de la nature, il n'en reste pas moins que dans la fibre même de tout ce que Freud a enseigné, il y a ceci, que c'est pour autant que le sujet retourne l'agressivité contre lui qu'en provient l'énergie dite du surmoi.

Freud prend soin d'ajouter cette touche supplémentaire qu'une fois entré dans cette voie, une fois amorcé ce processus, il n'y a plus de limite – il engendre une agression toujours plus lourde du moi. Il l'engendre à la limite, à savoir pour autant que vient à manquer la médiation qui est celle de la Loi. De la Loi, pour autant qu'elle proviendrait d'ailleurs – mais de cet ailleurs où vient à faire défaut son répondant, celui qui la garantit, à savoir Dieu lui-même.

Ce n'est donc pas une proposition originale que de dire que le recul devant le *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* est la même chose que la barrière devant la jouissance, et non pas son contraire.

Je recule à aimer mon prochain comme moi-même, pour autant qu'à cet horizon il y a quelque chose qui participe de je ne sais quelle intolérable cruauté. Dans cette direction, aimer mon prochain peut être la voie la plus cruelle. », p. 228-229.

« Ce qui, la dernière fois, à propos de la pulsion de mort, vous était articulé comme le point de scission entre, d'une part, le principe de Nirvâna, ou d'anéantissement – pour autant qu'il se rapporte à une loi fondamentale qui pourrait être identifiée à ce que l'énergétique nous donne comme la tendance au retour à un état, sinon de repos absolu, du moins d'équilibre universel – et d'autre part la pulsion de mort.

La pulsion de mort est à situer dans le domaine historique, pour autant qu'elle s'articule à un niveau qui n'est définissable qu'en fonction de la chaîne signifiante, c'est-à-dire en tant qu'un repère, qui est un repère d'ordre, peut être situé par rapport au fonctionnement de la nature. Il faut quelque chose d'au-delà, d'où elle-même puisse être saisie dans une mémorisation fondamentale, de telle sorte que tout puisse être repris, non pas simplement dans le mouvement des métamorphoses, mais à partir d'une intention initiale. », p. 250.

« La pulsion comme telle, et pour autant qu'elle est alors pulsion de destruction, doit être au-delà de la tendance au retour à l'inanimé. Que peut-elle bien être ? – si ce n'est une volonté de destruction directe [...]. Ne mettez pas du tout d'accent sur le terme volonté. Quel que soit l'intérêt en écho qu'a pu éveiller chez Freud la lecture de Schopenhauer, il ne s'agit de rien qui soit de l'ordre d'une *Wille* fondamentale, et c'est seulement pour faire sentir la différence de registre d'avec la tendance à l'équilibre que je suis en train de l'appeler ainsi pour l'instant. Volonté de destruction. Volonté de recommencer à nouveaux frais. Volonté d'Autre chose, pour autant que tout peut être mis en cause à partir de la fonction du signifiant. Si tout ce qui est immanent ou implicite dans la chaîne des événements naturels peut être considéré comme soumis à une pulsion dite de mort, ce n'est que pour autant qu'il y a la chaîne signifiante. Il est en effet exigible en ce point de la pensée de Freud que ce dont il s'agit soit articulé comme pulsion de destruction, pour autant qu'elle met en cause tout ce qui existe. Mais elle est également volonté de création à partir de rien, volonté de recommencement. Cette dimension est introduite dès lors qu'est isolable la chaîne historique, et que l'histoire se présente comme quelque chose de mémorable et de mémorisé au sens freudien, quelque chose qui est enregistré dans la chaîne signifiante et suspendu à son existence. [...] Comme dans Sade, la

notion de la pulsion de mort est une sublimation créationniste, liée à cet élément structural qui fait que, dès lors que nous avons affaire à quoi que ce soit dans le monde qui se présente sous la forme de la chaîne signifiante, il y a quelque part, mais assurément hors du monde de la nature, l'au-delà de cette chaîne, *l'ex nihilo* sur lequel elle se fonde et s'articule comme telle. », p. 251-252.

**Le Séminaire, livre IX, *L'identification*, cours du 28 février 1962, inédit.**

« Goya nous dit : “Le sommeil de la raison engendre les monstres” [...] dont les effets théologisants nous montrent bien tout le contraire, à savoir que ça mène très loin, puisque par l'intermédiaire de mille fanatismes, cela mène tout simplement aux violences sanglantes, qui continuent d'ailleurs fort tranquillement, malgré la présence des philosophes, à constituer, il faut bien le dire, une partie importante de la trame de l'histoire humaine. », p. 74.

**Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 8 avril 1975, *Ornicar ?*, n°5, déc.-janv. 75/76.**

« On n'y peut rien, le *parlêtre* n'aspire qu'au bien, d'où il s'enfonce toujours dans le pire. », p. 43.

« Le nœud borroméen met à notre portée ceci, crucial pour notre pratique, que nous n'avons aucun besoin de microscope pour qu'apparaisse la raison de cette vérité première, à savoir que l'amour est *hainamoration* et non pas *velle bonum alicui* comme l'énonce Saint Augustin. », p. 49.

## Jacques-Alain Miller

**« L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 novembre 1985, inédit.**

« C'est un point tournant, puisque c'est dans *Le transfert* que l'on trouve une distribution des Séminaires à venir, en particulier *L'angoisse* et *L'identification*, qui forment un contraste par rapport à *L'éthique* qui s'annonce comme tragique et comme une re-formulation de la pulsion de mort, à savoir comme l'entreprise de penser la psychanalyse à partir de la pulsion de mort et par le biais de la loi morale en tant qu'elle comporte précisément le rejet de tout pathologique, de tout *pathos*, rejet qui peut aller jusqu'à coûter la vie au sujet. »

**« L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 20 novembre 1985, inédit.**

« Eh bien, voilà donc cette petite anecdote sur donner ce qu'on n'a pas. Je peux d'ailleurs la compléter de ce que dit Lacan plus loin, au chapitre XXIV, toujours sur le riche : “pour le riche [...] aimer nécessite toujours de refuser. C'est même ce qui agace. Il n'y a pas que ceux à qui on refuse qui sont agacés. Ceux qui refusent, les riches, ne sont pas plus à l'aise. La *Versagung* du riche est partout. Elle n'est pas simplement le trait de l'avarice, elle est bien plus constitutive de la position du riche, quoi qu'on en pense [...] Je dirai même plus pendant que j'y suis – les riches n'ont pas bonne presse. Autrement dit, nous autres progressistes, nous ne les aimons pas beaucoup. Méfions-nous. Peut-être que cette haine du riche participe par une voie secrète à une révolte contre l'amour, tout simplement. Autrement dit, à une négation, à une *Verneinung* des vertus de la pauvreté, qui pourrait bien être à l'origine d'une certaine méconnaissance de ce que c'est que l'amour.” »

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 6 décembre 1989, inédit.

« L'insulte, c'est l'effort suprême du signifiant pour dire ce qu'est l'autre comme objet *a*, pour le cerner dans son être, en tant que justement cet être échappe au sujet. Il essaye de l'obtenir par une flèche. » [nouvelle référence](#)

« Lacan dit très bien que l'insulte est le premier mot et le dernier mot du dialogue. C'est dans l'insulte que le langage porte à conséquence. C'est l'insulte qui vous fait réagir. »

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 décembre 1989, inédit.

« Voilà donc l'histoire d'une insulte où tout est fait pour montrer que ce cochon de Morin est au fond un maladroit [et que] cette insulte [...] poinçonne et marque l'être de Morin jusqu'à la mort. [...] L'insulte incarne le *tu es cela*, qui est cela même qu'à la fin de l'analyse, selon Lacan, le sujet rencontre à la limite extatique du langage. D'une façon générale, le *cela* du *tu es cela* est plutôt dépréciatif. À charge pour l'analyste, à l'occasion, de faire de cette dépréciation même le principe de la louange. Maupassant ne nous dit pas que ce cochon de Morin est devenu fou et pourtant il en connaissait un bout là-dessus. [...] C'est là qu'on saisit la place, tout à fait centrale dans la psychose, chez Lacan, de l'insulte. C'est bien là que dans son écrit sur le traitement de la psychose, il met en épingle une insulte qui a beaucoup affaire avec celle-là, à savoir l'hallucination d'une personne de s'être entendue appeler *truie* par le voisin. »

« Évidemment, l'insulte, c'est lié à un affect. L'insulte vient quand il n'y a plus de mots pour le dire, quand on ne peut plus raisonner et qu'on étouffe, qu'on étouffe de colère. »

« Un mot tout de même sur l'insulte dans la psychose. Je vous renvoie aux *Écrits*, pages 534-535, ainsi qu'au développement du Séminaire III sur le sujet, où Lacan pose très précisément que dans cette insulte un mot se fait entendre qui vient à la place de l'objet indicible. [...] Ces insultes le sujet les entend comme venant du réel, comme venant à la place du signifiant du Nom-du-père qu'il n'y a pas dans l'Autre. De telle sorte que Lacan caractérise très exactement la forclusion comme un trou "qui n'a pas besoin d'être ineffable pour être". Au contraire, le trou de la forclusion du Nom-du-père, c'est un trou qui parle. C'est un trou qui parle et qui du coup a des effets sur le tout, sur le tout du signifiant. [...] C'est ainsi qu'à partir de la forclusion du Nom-du-père, n'importe quoi de la langue peut venir à faire dans le réel insulte pour le sujet. »

« Le névrosé, il cherche son insulte. Il cherche cette insulte dans l'analyse, alors que le psychotique l'a au départ. Qu'est ce qui empêche le névrosé de connaître ce signifiant qu'il cherche ? Ce signifiant qui sera pris dans la formule *tu es cela*. Ce qui empêche le névrosé de connaître ce signifiant, c'est précisément que lui il a le Nom-du-père, c'est-à-dire S(A). C'est le Nom-du-père comme signifiant de l'Autre qui empêche le névrosé de connaître son nom d'insulte. [...] C'est pourquoi le névrosé, lui, il part à la recherche de son épithète. [...] C'est-à-dire de ce qui fonctionnera comme le signifiant de l'objet *a*, c'est-à-dire comme un signifiant absolu, c'est-à-dire comme un signifiant-maître tout seul. [...] C'est bien au regard du nom absolu qu'ont chance de se produire les chutes d'identification. »

« L'insulte, en effet, est au-delà de l'identification. Ça nous permet de saisir en quoi le Nom-du-Père est ce qui pare à l'insulte. Le Nom-du-Père, c'est ce qui fait qu'on ne s'insulte pas. »

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 3 mai 1989, inédit.

« Pour l'égopsychologie, il y a primauté du sadisme. On peut même dire que le sadisme y est comme le nom propre de la pulsion de mort comme rapport à l'autre. C'est ce qu'exprime le terme d'agression. L'agression est un rapport fondamental à l'autre, et qui fait de sa destruction la source d'une satisfaction profonde et innommable. D'où l'idée qu'une psychanalyse mettrait un individu en mesure de prendre ses distances avec la pulsion de mort. Par contre, dans la perspective de Lacan, il y a une prévalence du masochisme, dont on peut dire qu'elle est impliquée par l'unification de la libido et de la pulsion de mort. Le terme de masochisme veut dire que c'est d'abord le sujet qui pâtit de la pulsion de mort. La libido est comme telle pulsion de mort, et le sujet de la libido est donc celui qui en pâtit, qui en souffre. Sans même entrer ici dans ce qui dans la clinique peut justifier la prévalence du masochisme et de faire du sadisme une variante de ce dernier, la définition même de la libido comme pulsion de mort comporte cette prévalence du masochisme et justifie de dire que la jouissance est masochiste en son fond. D'ailleurs, la tendance agressive envers l'autre trouve beaucoup plus sa place, dans l'enseignement de Lacan, au niveau du stade du miroir, c'est-à-dire au niveau de l'imaginaire. C'est là ce que nous racontons de façon parfois automatique en reprenant l'analyse de la rivalité imaginaire avec l'image de l'autre dans le stade du miroir. L'agression trouve bien plus sa place à ce niveau qu'au niveau de la jouissance où, si agression il y a, elle porte sur le sujet lui-même. »

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 mai 1989, inédit.

« Au fond, la formule de l'insulte, elle vient bien au moment où, dans la défaillance de l'Autre comme lieu du signifiant, qui s'écrit A barré, l'être du sujet comme petit *a* émerge. C'est alors que du fond de la langue surgit un signifiant qui vient épingler précisément le moment de l'indicible. C'est pourquoi cette épithète figée vise à dire ce qui est le propre du sujet. C'est pourquoi la haine est une des voies vers l'être. »

« Rien n'est plus humain que le crime », *Mental*, n°21, septembre 2008.

« Le contenu latent de la plupart des rêves est fait de la réalisation de désirs immoraux. Tous les rêves, si l'on rêve, sont fondamentalement des rêves de transgression. On rêve toujours, selon Freud, contre le droit ; le noyau du rêve est une transgression de la Loi. Les contenus sont faits d'égoïsme, de sadisme, de cruauté, de perversion, d'inceste. On rêve contre la Loi. [...] Les rêveurs sont des criminels masqués. », p. 9.

« Il y a un *tuer* de l'être humain qui est légal. La civilisation suppose un droit de tuer l'être humain. Tuer légalement suppose d'ajouter quelques mots au *tuer* sauvage, un encadrement institutionnel, un réseau signifiant, qui transforme le *tuer*, la signification même de l'action mortifère. Si l'on donne la bonne forme, si l'on introduit les bons semblants, *tuer* n'est plus un assassinat, mais un acte légal. Les signifiants, les mots, le cadre, le rituel transforment l'action mortifère. », p. 11.

« Un droit inspiré par la psychanalyse prendrait en compte la distinction entre le vrai et le réel, et que le vrai n'arrive jamais à recouvrir le réel. [...] Ce droit prendrait aussi en compte que le sujet constitue une discontinuité dans la causalité objective, et que l'on ne peut jamais reconstituer totalement la causalité objective d'un acte subjectif. Les tenants de ce droit devraient savoir faire avec l'opacité qui reste. », p. 13.

## Les auteurs du Champ freudien

Cottet S., « Graines de violence », *La Cause freudienne*, n°62, mars 2006.

« S'il y a violence, celle-ci est relative à l'angoisse et ne peut en aucun cas être assimilée à une déviance. », p. 15.

« L'expérience fait valoir alors des facteurs qui ne ressortissent ni au dehors ni au dedans. La seule corrélation à établir est celle de l'acte et du dire qui le motive (ou qui ne peut le motiver). », p. 17.

Lacadée Ph., *La vraie vie à l'école*, Paris, Michèle, 2013.

« Il y a dès lors une façon éthique d'y faire avec la violence qui ne consiste pas à en avoir peur, à l'ignorer, à vouloir l'éradiquer coûte que coûte et par tous les moyens, mais à tisser, au cas par cas et sur mesure, le voile qui permette à chacun d'entendre que l'agressivité est nécessaire à la construction d'un sujet. », p. 116.

Lauret V., « L'offre intégriste : du vacarme au basculement », *Horizon*, n°62, 2017.

« La protection de l'enfance est un enjeu de sécurité publique aujourd'hui. Il faut repenser l'action éducative en redonnant sa valeur au lien qui se construit entre une personne et une autre. Penser les choses non pas à partir des mesures mais à partir d'un lien qui se tisse [...]. Il y aurait un gros travail à faire entre toutes les institutions, y compris les juges, les médecins, les psy et l'école, sur ce que l'on fait du signalement, sur la mise en commun des réponses que chacun donne un peu trop dans son coin, au nom du soi-disant bien de l'enfant. », p. 80.

## Post-freudiens

Friedlander K. *La délinquance juvénile*, Paris, PUF, 1951.

« Le résultat (des observations psychanalytiques) qui sembla d'abord très surprenant, montra que, chez le petit enfant, la capacité de ressentir des émotions était bien plus grande qu'on ne l'avait jusque-là supposé et que la transformation des pulsions primaires antisociales aboutissait à une certaine structure du caractère. », p. 6.

« Si la société ne punit pas les actes antisociaux, le pouvoir du surmoi se trouve affaibli et le risque de voir nos propres pulsions ressurgir et se manifester par des actes apparaît. La peur est intense, non du fait des sanctions graves qu'entraîne l'acte antisocial, mais parce qu'elle ressuscite les vieilles idées infantiles de talion. Le danger alors n'était pas de perdre la liberté, mais de subir des dommages corporels. C'est pourquoi le risque réel ne justifie pas l'intensité de la crainte. En exigeant le châtement du criminel, le public n'obéit pas seulement à la vieille loi du talion mais satisfait aussi un besoin intérieur, celui d'éviter la perte de son équilibre psychique. Si nous voulons réaliser quelque progrès dans le traitement des criminels, il faut nous rendre compte de la force des liens inconscients qui empêchent tout assouplissement des rapports entre crime et sanction. Nous devons savoir que le "bon sens" ne constitue pas à lui tout seul une arme efficace contre ces tendances inconscientes. », p. 188.

## Les amis du Champ

Boyd D., *C'est compliqué. Les vies numériques des adolescents*, Caen, C&F éditions, 2016.

« La persistance et la visibilité du harcèlement au sein des espaces publics en réseau ajoute une dimension nouvelle au déroulement et à la compréhension du phénomène. D'une part, les



interactions cruelles entre adolescents laissent des traces visibles sur le net, ce qui permet à d'autres d'en prendre connaissance. S'il en découle une participation qui renforce les attaques, cette visibilité amplifiée rend encore plus douloureuse le harcèlement. Cela conduit les gens à penser que la technologie, par nature, rend le harcèlement plus néfaste et préjudiciable, nonobstant le fait que les adolescents expliquent systématiquement que c'est le harcèlement direct à l'école qui leur cause le plus grand stress. », p. 255.

« Parler d'une situation de harcèlement présuppose souvent une personne qui harcèle et une victime. En voulant simplement accuser le coupable et protéger la victime, des adultes bien intentionnés passent à côté de la complexité de la plupart des conflits. Lorsque l'accent est mis sur la punition, il devient alors difficile de se demander pourquoi les mesures punitives peuvent en réalité entretenir le cycle de la violence. Les politiques de tolérance zéro sont non seulement injustes et inefficaces, mais elles génèrent des dégâts supplémentaires qui encouragent les relations interpersonnelles néfastes. En deux mots, ces politiques ne font que renforcer les actes qu'elles sont censées faire cesser. Quand ils regardent tout conflit au prisme du harcèlement et s'acharnent à désigner un responsable et le punir, les adultes perdent une occasion précieuse d'aider les adolescents à naviguer à travers les dynamiques interpersonnelles et les défis de la vie en société. Il est nécessaire de prendre des mesures contre le harcèlement, mais pour savoir comment faire, il faut préciser le contenu de la large gamme de mesquinerie et de cruauté que les adultes désignent sous le terme unique de harcèlement. Pour cela, il est nécessaire de partir du langage des ados et des normes sociales et culturelles dans lesquelles ils vivent. », p. 260-261.

Humbert F., *L'origine de la violence*, Paris, Le Passage, 2009.

« Un jeu de cartes à double face. Car le rapport à la violence, et c'est ce qui fait sa perversité, est presque toujours double : la violence subie, la violence exercée. C'est cette dualité de la violence qui m'a frappé durant mes années d'enseignement en banlieue. Parfois, lorsque je repense à cette période d'errance, je songe, avec un peu de dérision heureusement, au désert et à la falaise d'Azazel. C'est en effet là, selon le Lévitique, que lors du Yom Kippour, le grand prêtre, après avoir apposé ses mains sur deux boucs pour les charger de tous les péchés de l'année, envoie le second bouc, le bouc émissaire, le premier ayant été sacrifié sur place. Et c'est du haut de la falaise d'Azazel que la bête est jetée. », p. 175

## Axe 5 : Symptôme et autres rafistolages

### Sigmund Freud

*Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.

« Dès lors, on peut enfin toucher du doigt ce que le mot d'esprit réalise quand il est au service de sa tendance. Il rend possible la satisfaction d'une pulsion (de la pulsion lubrique et hostile) en s'opposant à un obstacle qui lui barre la route, il contourne cet obstacle et puise ainsi du plaisir à une source de plaisir qui était devenue inaccessible du fait de l'obstacle. », p. 195.

« Sur les types d'entrée dans la névrose », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1992.

« Lorsque ces tendances, qui sont inconciliables avec l'état actuel de l'individualité, ont acquis suffisamment d'intensité, un conflit est inévitable entre elles et l'autre partie de la



personnalité qui est restée en relation avec la réalité. Ce conflit est résolu par des formations de symptôme et débouche sur une maladie manifeste. Le fait que l'ensemble du processus est parti de la frustration réelle trouve son reflet dans ce résultat que les symptômes qui permettent de retrouver le sol de la réalité représentent des satisfactions substitutives. », p. 176-177.

*Totem et Tabou*, Paris, Seuil, coll. Points, 2010.

« Le rapport de l'enfant avec l'animal ressemble beaucoup à celui du primitif avec l'animal. [...] La phobie frappe en général des animaux pour lesquels l'enfant avait manifesté jusque-là un intérêt particulièrement vif. [...] Il s'agit de chevaux, de chiens, de chats [...]. Parfois des animaux que l'enfant n'a connus que dans les livres d'images ou de récit de conte qui deviennent l'objet d'une angoisse absurde et excessive qui se manifeste dans ces phobies ; [...] "De telles phobies peuvent presque toujours être démasquées dans l'analyse comme un déplacement de l'angoisse de l'un des parents sur les animaux." », p. 242-245.

« J'ai communiqué "L'analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans"[...]. C'était une angoisse des chevaux, à la suite de laquelle l'enfant refusait de sortir dans la rue. Il manifestait une crainte que le cheval ne rentre dans la pièce pour le mordre. Il s'avéra que cela devait être une punition pour son désir que le cheval tombe (meure). Après qu'on eût ôté au jeune garçon sa peur du père en le tranquillisant, il apparut qu'il luttait contre des désirs dont le contenu était l'absence du père (son départ en voyage, sa mort). Il ressentait le père, et le faisait savoir on ne peut plus nettement, comme un concurrent qui lui disputait les faveurs de la mère, sur laquelle étaient dirigés, dans d'obscurs pressentiments, ses désirs sexuels naissants. », p. 245.

« La haine résultant de la rivalité auprès de la mère ne peut s'étendre sans inhibition dans la vie psychique de l'enfant, elle se heurte à la tendresse et à l'admiration éprouvées depuis toujours pour cette même personne, l'enfant se trouve dans une position équivoque – *ambivalente* – vis-à-vis du père et se procure un soulagement dans ce conflit d'ambivalence en déplaçant ses sentiments d'hostilité sur un substitut du père. », p. 246.

« *Le refoulement* » *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1991.

« Les symptômes névrotiques eux aussi doivent avoir satisfait à la condition énoncée plus haut ; ce sont en effet des rejetons du refoulé, des formations qui permettent au refoulé de gagner finalement cet accès au conscient qui lui était refusé. », p. 51.

## Jacques Lacan

*Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981.

« Le complexe d'Œdipe veut dire que la relation imaginaire, conflictuelle, incestueuse en elle-même, est vouée au conflit et à la ruine. Pour que l'être humain puisse établir la relation la plus naturelle, celle du mâle à la femelle, il faut qu'intervienne un tiers, qui soit l'image de quelque chose de réussi, le modèle d'une harmonie. Ce n'est pas assez dire – il y faut une loi, une chaîne, un ordre symbolique, l'intervention de l'ordre de la parole, c'est-à-dire du père. Non pas le père naturel, mais de ce qui s'appelle le père. L'ordre qui empêche la collision et l'éclatement de la situation dans l'ensemble est fondé sur l'existence de ce nom du père. », p. 111.

« On sait bien pourtant que l'agression peut être provoquée par tout autre sentiment, et qu'il n'est pas du tout exclu qu'un sentiment d'amour, par exemple, soit au principe d'une réaction d'agression. Quant à dire qu'une réaction comme celle d'ironie est, de par sa nature,

agressive, cela ne me paraît pas compatible avec ce que tout le monde sait, à savoir que, loin d'être une réaction agressive, l'ironie est avant tout une façon de questionner, un mode de question. S'il y a un élément agressif, il est structurellement secondaire par rapport à l'élément de question. », p. 30.

« Freud parle dans cette lettre des différentes formes de défense. C'est un mot trop usé dans notre usage pour que nous ne nous demandions pas en effet – qui se défend ? qu'est-ce qu'on défend ? contre quoi se défend-on ? La défense en psychanalyse porte contre un mirage, un néant, un vide, et non contre tout ce qui existe et pèse dans la vie. Cette dernière énigme est voilée par le phénomène lui-même au moment précis où nous le saisissons. », p. 244.

*Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation, Paris, La Martinière/Champ Freudien, 2013.*

« Et c'est une première différence dans "la fibre", avec la situation, la construction, avec la fabulation fondamentale, première, du drame d'Œdipe. Œdipe, lui, ne sait pas. Quand il sait tout, le drame se déchaîne, qui va jusqu'à son auto-châtiment, c'est-à-dire la liquidation par lui-même d'une situation. Mais le crime œdipien est commis par Œdipe dans l'inconscience. Dans *Hamlet*, le crime œdipien est su, et il est su de de celui qui en est la victime, et qui vient surgir pour le porter à la connaissance du sujet. », p. 288-289.

*Le Séminaire, livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004.*

« Qu'est-ce que ça a d'original, cet *acting out*, et cette démonstration de ce désir inconnu ? Le symptôme, c'est pareil. L'*acting out*, c'est un symptôme. Le symptôme se montre comme autre, lui aussi. La preuve, c'est qu'il doit être interprété. Bon, alors mettons bien les points sur les *i*. Vous savez qu'il ne peut pas l'être, interprété, directement, le symptôme, qu'il y faut le transfert, c'est-à-dire l'introduction de l'Autre. », p. 147.

*Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 21 janvier 1975, Ornicar ?, n°3, mars 1975.*

« De l'inconscient tout Un, en tant qu'il sus-tend le signifiant en quoi l'inconscient consiste, est susceptible de s'écrire d'une lettre. Sans doute y faudrait-il convention. Mais l'étrange est que c'est cela même que le symptôme opère sauvagement. Ce qui ne cesse pas de s'écrire dans le symptôme relève de là. », p. 107.

*Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 18 février 1975, Ornicar ?, n°4, mars 1975.*

« Il y a cohérence, consistance entre le symptôme et l'inconscient. Je définis le symptôme par la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine. », p. 106.

*Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome, Paris, Seuil, 2005.*

« Le réel, celui dont il s'agit dans ce qu'on appelle ma pensée, est toujours un bout, un trognon. C'est certes un trognon autour duquel la pensée brode, mais son stigmaté, à ce réel comme tel, c'est de ne se relier à rien. C'est tout du moins ainsi que je conçois le réel. », p. 123.

« Cela vaut la peine qu'on s'y arrête. Que Joyce soit l'écrivain par excellence de l'énigme, ne serait-ce pas la conséquence du raboutage si mal fait de cet ego, de fonction énigmatique, de fonction réparatoire ? », p. 153.

« Ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche, et dont nous faisons notre destin, car c'est nous qui le tressons comme tel. Nous en faisons notre destin, parce que nous parlons. Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est ce qu'ont voulu les autres, plus particulièrement notre famille, qui nous parle. Entendez par là ce *nous* comme un complément

direct. Nous sommes parlés, et, à cause de ça, nous faisons, des hasards qui nous poussent, quelque chose de tramé. », p. 162.

## Jacques-Alain Miller

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 3 novembre 1982, inédit.

« C'est que, volontiers, on parle de la souffrance du symptôme, de l'embarras que le symptôme apporte au sujet comme individu, dans son comportement, dans la réalisation de son but, de ses idéaux, de la souffrance du symptôme. Et au fond, les analystes ne nous parlent pas de la souffrance du fantasme. Et c'est une remarque qui a d'autant plus de prix qu'on n'en parle justement pas, quand il s'agit du fantasme masochiste, qui est précisément un fantasme tout à fait essentiel dans le registre du fantasme, qui a une place tout à fait à part, le fantasme masochiste, puisque c'est même ce qui fait l'objet de la réflexion de Freud dans le paradigme qu'il nous a laissé sur le fantasme, et qui est son texte Un enfant est battu. Je le dis en passant, évidemment ce serait utile pour ceux qui veulent suivre ce cours à travers ses grandes manifestations, de consacrer un petit moment à relire [Un enfant est battu]. En effet, de quoi s'agit-il dans le fantasme masochiste, sinon, précisément, de nous expliquer en quoi un sujet peut faire de la satisfaction avec de la douleur ? Cette définition, tout à fait bateau, évidemment nous la réveillons un petit peu, quand nous opposons le plaisir du fantasme à la souffrance du symptôme. Alors, si je m'occupe de ce binaire symptôme et fantasme, c'est bien sûr parce que je considère qu'il a été négligé. »

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 5 janvier 1983, inédit.

« Vous voyez, en effet, se pointer là le passage sur Œdipe à Colone, lorsque Lacan différencie ce dont on peut rendre compte de l'agressivité à partir de la relation duelle, et ce qui constitue à proprement parler le masochisme primordial. C'est à la fin de la page 271 : “La signification d'au-delà du principe du plaisir, c'est que ça ne suffit pas [l'agressivité duelle]. Le masochisme n'est pas un sadisme inversé [...]. Ce que Freud nous enseigne avec le masochisme primordial, c'est que le dernier mot de la vie, lorsqu'elle a été dépossédée de sa parole, ne peut être que la malédiction dernière qui s'exprime au terme d'Œdipe à Colone. La réaction thérapeutique négative lui est foncière.” »

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, cours du 1<sup>er</sup> avril 1992.

« C'est ce qui prépare aussi bien le discours analytique où le petit *a* s'avoue comme semblant. Par là-même, il se découvre que, comme semblant, il est à même de satisfaire la vérité. Le petit *a* comme semblant, contrairement à ce que Lacan a pu formuler avant cet *Envers de la psychanalyse*, est à sa place quand il est semblant. À cet égard, il est exactement un semblant du réel, c'est à-dire un réel qui a structure de fiction. C'est au point que Lacan, dans cette perspective, pourra définir le symptôme même comme un mode de jouir de la vérité, tandis que le phallus sera dès lors dégradé à n'être que masque de la jouissance. »

« L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 23 avril 1997, inédit.

« Dans l'espèce humaine, la nécessité, le ne cesse pas de s'écrire s'écrit sous la forme du symptôme. Il n'est pas de rapport susceptible de s'établir entre deux individus de l'espèce qui ne passe par la voie du symptôme et ici le symptôme, plus qu'obstacle, est médiation, et c'est ce qui conduit Lacan à identifier à l'occasion le partenaire et le symptôme. »

« L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 22 janvier 2003, inédit.

« Lacan tire deux conséquences du pas freudien. La première, c'est ce qui rend précaire que quelqu'un s'y connaisse ; la deuxième, c'est ce qui rend faux que personne s'y reconnaisse. Ces conséquences, articulées sur la pratique de la psychanalyse, qu'aucun sujet ne se reconnaît dans le symptôme, que le symptôme est une formation, il en tire la portée pour d'autres discours. Elle ruine les efforts pour construire un sujet de l'histoire à la hauteur de sa tâche. Celui qui s'y connaîtrait, ce serait qui dans l'histoire ? – ce serait soit le révolutionnaire professionnel, le diplômé de Sciences politiques, le membre du Parti, quelque forme qu'il prenne, y compris celle du philosophe politique ou celle du sage. »

« Notice de fil en aiguille », Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

« Le *sinthome roule* est le sinthome dénudé dans sa structure et dans son réel, le *malaquin* est le sinthome élevé au semblant, devenu mannequin, et voilé par les sublimations disponibles au magasin des accessoires : l'être et sa splendeur, le vrai, le bon, le beau, etc. Le moyen élévatoire de la sublimation comme opération ascensionnelle était souvent nommé par Lacan du terme hégélien bien connu d'*Aufhebung*. Il lui donne dans son écrit "Joyce le Symptôme" le nom plus expressif d'"escabeau" (A. É., p. 565-570). L'escabeau met l'accent sur le corps. De même, Lacan désigne le sinthome comme "événement de corps" (*ibid.*, p. 569), alors qu'il définissait le symptôme freudien comme "vérité" (É., p. 234-235). Joyce, "hérétique", partisan du *sinthome-va-comme-je-te-pousse*, "fait déchoir le sinthome de son madaquinisme" (p. 14). Mais cela ne l'empêche pas de vouloir se hisser avec son sinthome sur "l'SK beau" de l'œuvre d'art. », p. 209.

« Non, la sagesse du sinthome n'est pas la résignation au manque, ni le retour à zéro, ni l'homéostasie de l'existence stable de l'universel sous la férule du principe de plaisir. Ni le *Livre de la Sagesse*, ni Hegel, ni Husserl, ni Quine, mais bien plutôt Joyce, comme l'avait si bien vu le jeune Derrida. La sagesse joycienne est bien plutôt une "folisophie" (p. 128). Elle consiste pour chacun à se servir de son sinthome, de la singularité de son prétendu "handicap psychique", pour le meilleur et pour le pire, sans en aplatir le relief sous un *common sense*. », p. 243.

« L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 5 avril 2006, inédit.

« Le désir a besoin de masques, [...] parce que s'il les perd, il ne reste que la pure douleur d'exister. [...] Quels sont les masques de la demande ? C'est, disons, l'identification, les idéaux, qui dépendent d'elle, dans la mesure où la demande emprunte son moyen d'expression au champ de l'Autre. [...] Alors que le désir dans sa forme pure, c'est la dérélition, c'est le sujet laissé tombé, pure souffrance. »

« DSK, entre Eros et Thanatos », *Le Point*, n°2018, 19 mai 2011.

« Je dis “des malheureux”, parce que ce ne sont pas des monstres. Simplement, le ressort libidinal du symptôme est chez eux comme mis à nu. Et s'ils vont en prison, c'est que la société contemporaine est moins tolérante à la pulsion qu'on ne l'était jadis. Il y a libéralisation des mœurs, oui, mais elle est strictement encadrée : égalité des conditions, protection de l'enfance, promotion de la femme, droits de l'individu, judiciarisation croissante de tous les aspects de l'existence. », p. 48.

## Les auteurs du Champ freudien

Deltombe H., « Violences », *Les enjeux de l'adolescence*, Paris, Michèle, 2011.

« Dans la névrose, le sujet parvient à réduire la place de l'objet pour entrer dans un processus de symbolisation. Il refoule les désirs interdits et les symptômes sont le moyen de faire valoir la jouissance interdite, des symptômes qui peuvent être déchiffrés par l'inconscient dans le processus analytique. », p. 158.

Lacadée Ph., *La vraie vie à l'école*, Paris, Michèle, 2013.

« La violence, pour tout être humain, concerne le ça freudien, soit un réel en jeu qu'il s'agit non pas de vouloir éradiquer, mais de situer à sa juste place afin d'y convoquer le voile, soit les semblants nécessaires pour la maintenir dans une mesure vivable pour tous. », p. 120.

Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 4 décembre 1996, inédit.

« C'est la solution que trouve Törless, il y a un envers du monde, c'est incommensurable, il y a un point, si on veut c'est comme le point d'inflexion du plan projectif, ça fait toujours fêlure, ça vous fait basculer d'un côté ou de l'autre, on ne peut pas s'en sortir par la comparaison. Cette solution, c'est l'envers de la psychanalyse, c'est un oubli de soi, c'est l'oubli de soi que construit l'œuvre même, la distance qu'a réussi à prendre Musil à l'égard de ce qu'il a traversé. Ce n'est pas la voie psychanalytique, mais c'est ce qu'il a trouvé et qu'il a laissé en effet à l'égard du langage, et à l'égard de l'Autre, dans cette position de satire, je le disais, qui annonce la première partie de *L'homme sans qualités*. »

Laurent É., « L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 22 janvier 2003, inédit.

« L'orientation sur le partenaire-symptôme permet aussi de proposer autre chose. Un mode de jouir suffisamment hors-corps pour ne pas s'identifier dans un repli communautaire et narcissique. Un symptôme tel qu'on ne chercherait pas à ce que son corps s'y identifie, parce ce que la seule façon de s'y reconnaître dans un symptôme, c'est d'utiliser l'image du corps, le i(a), parce que là on s'y reconnaît. C'est la mauvaise identification au symptôme, l'identification communautarisme. La perspective que propose l'enseignement de Lacan, c'est une autre identification au symptôme, un mode suffisamment hors-corps donc qui ferait considérer le symptôme comme une voie vers le réel sans pour autant y croire. »



Leguil C., « Présentation », Cf. Freud S., *Totem et Tabou* (1912-1913), Paris, Points, 2010.

« Pourquoi Freud l'inventeur de la psychanalyse s'intéresse-t-il lui aussi à l'homme de l'état de nature, à cet homme qui n'aurait pas encore été déformé par la civilisation ? [...] Est-ce que parce que, en écoutant les paroles de ses patients qui souffrent de ne pas savoir ce qu'ils désirent, il perçoit, comme l'auteur du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, que "l'état de réflexion est un état contre nature et que l'homme qui médite est un animal dépravé" ? Découvrant que c'est la morale civilisée qui produit les conflits psychiques poussant les individus à se réfugier dans la névrose, [...] Freud ne croit pas qu'on puisse trouver le bonheur en échappant à la civilisation. Néanmoins, il y a bien une filiation souterraine de Rousseau à Freud. Les restrictions que les hommes se sont imposées dans la civilisation les auraient rendus malades. Leurs ruminations et leurs obsessions les empêcheraient d'agir. Les symptômes des névrosés sont à la fois de leur propre ouvrage et celui de leur époque. [...] Mais l'objectif de Freud est nouveau. Il s'agit de prouver l'existence de l'inconscient et de ses lois, si étranges du point de vue de la conscience. Il entend avancer dans le combat contre l'obscurantisme en montrant à ses contemporains que l'être humain est aussi démuné face à son propre fonctionnement psychique qu'il l'est face à celui d'un étranger qui parle une langue qu'il ne connaît pas. », p. 14-16.

« *Totem et Tabou*, [...] c'est l'effort de Freud pour établir des concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés. Quelque chose de la vie psychiques des peuples primitifs fait écho à celle des névrosés, comme si les névrosés, à travers leurs symptômes, retrouvaient un rapport au monde qui était celui des premiers hommes. [...] Le point de vue de Freud n'est pas comparatif : il ne cherche pas à introduire une mesure qui interpréterait la névrose comme une régression à un degré antérieur de civilisation. La concordance que Freud met en lumière est plutôt à l'honneur des sauvages, qui nous permettent de saisir le sens des symptômes des névrosés. [...] Ainsi la vie psychique des sauvages nous offre-t-elle en quelque sorte le spectacle de l'inconscient à ciel ouvert. », p. 17.

« De la même façon, Freud est amené à établir une concordance entre la vie psychique de l'enfant atteint de névrose phobique et celle des peuples primitifs. À l'instar des sauvages qui font de leur totem leur partenaire privilégié, l'enfant choisit souvent un animal dont le nom, l'apparence, le comportement, l'accompagnent dans ses jeux et ses questionnements. Il se reconnaît volontiers dans cet animal préféré qui devient une sorte de double de lui-même. Néanmoins au sein de "cette excellente entente entre l'enfant et l'animal, il n'est pas rare que surgisse une perturbation. L'enfant se met subitement à craindre une espèce d'animal bien déterminée et à se protéger contre le contact ou la vue de tous les individus de cette espèce". Cette étrange conduite prélude à l'émergence de la phobie, peur inexplicquée d'un animal qui peut parfois aller jusqu'à empêcher l'enfant de sortir sans crainte. », p. 19-20.

## Posts-freudiens

Friedlander K., *La délinquance juvénile. Études psychanalytiques*, Paris, PUF, 1951.

« L'enfant réagit par de l'agressivité aux frustrations qu'on lui impose et l'adulte agit de la même façon. Chez celui dont le niveau moral est très élevé, cette agressivité ne pouvant trouver de débouché au dehors se retourne contre lui-même. De la même façon que pour les sentiments agressifs de la phase œdipienne, ces tendances hostiles s'ajoutent à la conscience morale et la contraignent à redoubler de rigueur à l'égard du moi. Certaines personnes d'une moralité très stricte souffrent d'un intense sentiment de culpabilité parce qu'elles renoncent, bien plus que d'autres, à leurs besoins instinctuels. », p. 46.



## Les amis du Champ freudien

Dolan X., « J'ai tout le temps peur de mourir ou ne plus pouvoir m'exprimer », 08 octobre 2014, [www.telarama.fr/cinema/xavier-dolan-il-faut-voir-grand-s-adresser-au-plus-de-monde-possible](http://www.telarama.fr/cinema/xavier-dolan-il-faut-voir-grand-s-adresser-au-plus-de-monde-possible), 116365.php

« Je me projette dans tous mes personnages, à chaque film. Là, ce ne sont pas les conditions réelles de l'adolescence que j'ai vécue – ma mère est fonctionnaire de l'Éducation nationale, mon père, saltimbanque ; on n'était ni riches ni pauvres. Mais il s'agit bien de la colère, de la très grande violence que je porte en moi. Et que j'ai réussi, heureusement, ces dernières années, à canaliser à travers le cinéma. »

Lançon P., *Le lambeau*, Paris, Gallimard, 2018.

« Le rapport entre littérature et violence est un mystère que la terre latino-américaine avait rendu particulièrement fertile et ce qui avait fleuri là-bas, dans l'Histoire et sur les pages, me passionnait comme un enfant. L'étudier était le seul moyen de voir s'il m'était possible d'en penser quelque chose, comme un adulte. Même si les idées d'un adulte sont rarement à la hauteur des visions – et de l'effroi – d'un enfant », p. 17.

## Axe 6 : Figures de la révolte

### Sigmund Freud

« Remarques sur un cas de névrose de contrainte. L'homme aux rats », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

« Lorsqu'il était très petit [...], il avait commis quelque méfait que son père avait puni par des coups. Le petit se serait alors mis dans une rage terrible et aurait injurié son père pendant que celui-ci le châtiât. Mais ne connaissant pas encore de jurons, l'enfant lui aurait crié toutes sortes de noms d'objets, tels que : "Toi lampe ! Toi serviette ! Toi assiette ! etc." Le père, bouleversé par cette explosion intempestive, s'arrêta net et s'exclama : "ce petit-là deviendra ou bien un grand homme ou bien un grand criminel." Il estime que l'impression faite par cette scène, aussi bien sur lui que sur le père, a eu un effet durable. Le père ne l'a plus jamais rossé ; mais lui-même fait dériver de cette expérience vécue une partie de la modification de son caractère. C'est par angoisse devant l'intensité de sa fureur qu'il est devenu lâche. », p. 233.

*Le malaise dans la civilisation*, Paris, Points, 2010.

« Ce qui s'agite, dans une société humaine, en fait d'élans vers la liberté, peut être une révolte contre une injustice existante et favoriser ainsi une nouvelle évolution de la civilisation, rester conciliable avec elle. », p. 94.

*Pourquoi la guerre ?*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2005.

« Le droit de la communauté sera, dès lors, l'expression de ses inégalités de pouvoirs [...]. À partir de ce moment-là, l'ordre légal se trouve exposé à des perturbations de deux provenances : tout d'abord de l'un ou de l'autre des seigneurs pour s'élever au-dessus des restrictions appliquées à tous ses égaux, pour revenir, par conséquent, du règne du droit au règne de la violence; en second lieu, les efforts constant des sujets pour élargir leur pouvoir et voir ces modifications reconnues dans la loi, donc pour réclamer, au contraire, le passage du droit inégal au droit égal pour tous. [...] Le droit peut alors s'adapter insensiblement à ces nouvelles conditions ou, ce qui est le plus fréquent, la classe dirigeante n'est pas disposée à tenir compte de ce changement : c'est l'insurrection, la guerre civile, d'où la suppression momentanée du droit, et de nouveaux coups de force, à l'issue desquels s'instaure un nouveau régime de droit. », p. 47-48.

## Jacques Lacan

« *Propos sur la causalité psychique* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« Cette méconnaissance se révèle dans la révolte, par où le fou veut imposer la loi de son cœur à ce qui lui apparaît comme le désordre du monde, entreprise "insensée" – mais non pas en ce qu'elle est un défaut d'adaptation à la vie, formule qu'on entend couramment dans nos milieux, encore que la moindre réflexion sur notre expérience doive nous en démontrer la déshonorante inanité –, entreprise insensée, dis-je donc, en ceci plutôt que le sujet ne reconnaît pas dans ce désordre du monde la manifestation même de son être actuel, et que ce qu'il ressent comme loi de son cœur, n'est que l'image inversée, autant que virtuelle, de ce même être. Il le méconnaît donc doublement, et précisément pour en dédoubler l'actualité et la virtualité. Or il ne peut échapper à cette actualité que par cette virtualité. Son être est donc enfermé dans un cercle, sauf à ce qu'il le rompe par quelque violence où, portant son coup contre ce qui lui apparaît comme le désordre, il se frappe lui-même par voie de contre-coup social. », p. 171-172.

*Le Séminaire*, livre IX, « L'identification », leçon du 28 mars 1962, inédit.

« Qu'est-ce que veut dire cette sorte de "transfert à la mère" – incarnée dans la Nature – d'une certaine et fondamentale abomination de tous ses actes ? Est-ce que ceci doit nous dissimuler ce dont il s'agit, et qu'on nous dit pourtant qu'il s'agit, en l'imitant dans ses actes de destruction, et en les poussant jusqu'au dernier terme par une volonté appliquée, à la forcer à recréer autre chose. C'est-à-dire quoi ? Redonner sa place au Créateur. En fin de compte, au dernier terme, Sade l'a dit sans le savoir, il articule ceci, par son énonciation : "Je te donne ta réalité abominable, à toi le Père, en me substituant à toi dans cette action violente contre la mère." Bien sûr, la restitution mythique de l'objet au rien ne vise pas seulement la victime privilégiée, en fin de compte adorée comme objet du désir, mais la multitude même par millions de tout ce qui est. Rappelez-vous les complots antisociaux des héros de Sade : cette restitution de l'objet au rien simule essentiellement l'anéantissement de la puissance signifiante. C'est là l'autre terme contradictoire de ce foncier rapport à l'Autre tel qu'il s'institue dans le désir sadien. Et il est suffisamment indiqué dans le vœu dernier testamentaire de Sade : en tant qu'il vise précisément ce terme que j'ai spécifié pour vous de "la seconde mort", la mort de l'être même, en tant que Sade, dans son testament, spécifie que de sa tombe et intentionnellement de sa mémoire, malgré qu'il soit écrivain, il ne doit littéralement rester pas de trace. Et le fourré doit être reconstitué sur la place où il aura été inhumé. Que de lui essentiellement comme sujet, c'est le "pas de trace" qui indique là où il

veut s'affirmer, très précisément comme ce que j'ai appelé "l'anéantissement de la puissance signifiante". »

*Le Séminaire, livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004.*

« Quoi qu'il en soit, il est certain que la traduction, qui a été admise, de *Triebregung* par émoi pulsionnel, est tout à fait impropre, et justement de toute la distance qu'il y a entre l'émotion et l'émoi. L'émoi est trouble, chute de puissance, la *Regung* est stimulation, appel au désordre, voire à l'émeute. », p. 22.

« Nous avons toujours affaire à ce petit *a* qui, lui, n'est pas sur la scène, mais qui ne demande à chaque instant qu'à y monter pour introduire son discours dans celui qui continue à se tenir sur la scène, fût-ce à y jeter le désordre, la pagaille en disant *Trêve de tragédie*, comme aussi bien *Trêve de comédie*, encore que ce soit un peu mieux comme ça. », p. 164.

*Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991.*

« À la vérité, c'est assurément une occasion de remarquer que ce n'est jamais un excès – en quelque façon que ce soit – par l'excès de quelqu'un d'autre qu'on se montre, au moins apparemment, excédé. C'est toujours parce que cet excès vient coïncider avec un excès à vous. C'est parce que moi, j'étais déjà sur ce point dans un certain état qui représentait un excès de préoccupation, que sans doute je me suis manifesté ainsi d'une façon que j'ai trouvée très vite intempestive. », p. 10.

## Jacques-Alain Miller

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 15 novembre 1989, inédit.

« Lacan [...] n'a fait que traduire une phrase de Freud dans son *Malaise dans la civilisation*, selon laquelle l'effet de la renonciation pulsionnelle sur la conscience, et en particulier le fait que le sujet abandonne la satisfaction que lui donne la pulsion agressive, produit que chaque morceau de cette satisfaction est repris par le surmoi et accroît l'agressivité de celui-ci contre le moi. C'est ce que Lacan traduit exactement en disant qu'on n'est jamais coupable que de ce que Freud appelle une renonciation pulsionnelle. C'est la renonciation pulsionnelle elle-même qui paradoxalement nourrit la culpabilité. »

« Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n°23, février 1993.

« Pour construire cette perspective clinique, il faudrait atteindre à l'ironie infernale du schizophrène, celle dont il fait une arme qui, dit Lacan, porte à la racine de toute relation sociale. [...] J'ajoute que c'est le seul sujet à ne pas se défendre du réel au moyen du symbolique [...]. L'ironie au contraire n'est pas de l'Autre, elle est du sujet, et elle va contre l'Autre. Que dit l'ironie ? Elle dit que l'Autre n'existe pas. », p. 7.

« L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 18 décembre 1996, inédit.

« La rouspétance, c'est un terme d'argot bien sûr, qui est attesté depuis les débuts de la III<sup>e</sup> République. Ça désigne une protestation contre l'injustice, mais non pas faite dans des formes légales, sublimées, mais tout de même sous la forme d'une sorte de bavardage hargneux, comportant une dimension de stagnation. Le rouspéteur, ça n'est pas le révolté. La

rouspétance comporte une dimension de stagnation, disons d'impuissance à résister à une force supérieure qui s'impose. »

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 juin 2001, inédit.

« Le dernier enseignement de Lacan tend au contraire à assimiler la psychanalyse à la poésie, c'est-à-dire à un jeu sur le sens toujours double du signifiant Sens propre et sens figuré, sens lexical et sens contextuel. C'est ce que la poésie exploite pour, comme dit Lacan, faire violence à l'usage commun de la langue. »

« L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 1<sup>er</sup> mars 2006, inédit.

« Comment rendre compte de la révolte [de Mai 68 ?]. La vérité fait la grève, comment faut-il l'entendre ? D'habitude, elle fonctionne pour chacun, le même chacun que j'évoquais concernant le symptôme. Et là [...], la vérité s'arrête pour chacun et elle passe au collectif [...]. C'est au fond là en effet le grand déversoir de la vérité avec laquelle on n'a plus le rapport en quelque sorte *symptomal* qui était évoqué. Au contraire, là, l'identification au collectif de chacun, ou l'identification constituante du collectif libère de ce poids pour chacun. [...]. C'est, au fond : quelle est la vérité des vérités ? C'est que, en société, dans l'ordre qui s'établit d'un Autre avec majuscule, en société on renonce à la jouissance. »

« L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 28 mars 2007, inédit.

« Il pense la poésie à partir d'un symbolique qui serait inclus dans l'imaginaire et alors : développement sur la violence faite à l'usage de la langue. On saisit ici l'opposition qu'il y a entre ce qui est le sens, le sens comme imaginaire, et le sens commun, et l'ancrage que la poésie lui donne et par-là même le forçage auquel elle l'oblige en maniant le signifiant. Disons qu'il n'est de poésie que par la violence faite à l'usage commun courant de la langue à partir de la manipulation du signifiant. Et curieusement, Lacan peut dire : ça c'est la vérité, ça s'appelle la vérité. »

« Comment se révolter ? », *La Cause freudienne*, n° 75, février 2010.

« Cette notation indique que la révolte est disjointe du savoir ; elle est sans médiation. La révolte à proprement parler ne pense pas et se distingue en cela de la subversion, entreprise de longue haleine qui demande la connaissance approfondie de l'ordre qu'il s'agit de ruiner, de renverser. », p. 213.

« Si je cherche le ressort de la révolte, ce qui me vient, ce que je crois apercevoir, c'est qu'il s'agit d'une rencontre, inopinée, hasardeuse, qui surprend le sujet : la rencontre d'un insupportable à supporter », p. 213.

« Qu'est-ce qui distingue, me suis-je demandé, le révolté et le rouspéteur ? Le révolté fait l'épreuve de l'impossible, tandis que le rouspéteur ne témoigne incessamment que de son impuissance. Il ne paie qu'en mots, en paroles vides, en blabla sans conséquences alors que le révolté paie de sa personne et ce, jusqu'aux dernières conséquences, c'est-à-dire qu'il met – au moins virtuellement, potentiellement – sa vie dans la balance. », p. 214-215.

« La révolte, comme telle, n'a pas la foi, elle ne spéculé pas sur l'avenir, elle fulgure dans l'instant. Elle tient tout entière dans la rencontre de ce que j'appelais l'impossible à supporter et dans la décision, l'acte, qui s'ensuit immédiatement, sans temps mort. Il faut donc, je crois, extraire la révolte de cette structure du pari et avancer qu'elle est un ravissement. Ce transport

extatique vous saisit [...] comme tout entier rassemblé et condensé dans l'unité de votre être et ce, vers et pour la mort. [...]. En cela, la révolte est une structure en miroir : je n'atteins l'autre qu'à me sacrifier moi-même. [...] Quand l'homme révolté en vient à percevoir la vraie nature de son impossible à supporter, il s'aperçoit à l'occasion, effaré, que c'est son propre visage. », p. 216.

« Pour se révolter de la bonne façon, il convient d'être averti de la réversion de la révolte et de sa relativité. Il convient aussi d'être averti de la relativité de l'impossible à supporter : c'est le vôtre, et chacun a le sien, qui ne coïncide avec le vôtre que par rencontre. [...] Si le spectacle de l'impossible à supporter anime la révolte, c'est qu'il coïncide avec votre théâtre le plus intime – celui que Freud a appelé le fantasme – et qu'une jouissance y est retrouvée. », p. 217.

## Les auteurs du Champ freudien

Zuliani É., « Les insurrections du désir », *Malappris*, n°10, Publication en ligne du blog *Désir ou Dressage*, 14 septembre 2017.

« En 1946, dans un article sur la psychiatrie anglaise et les soldats qui présentaient ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui des troubles du comportement, le Dr Lacan fait cette remarque : “ce n'est pas d'une trop grande indocilité que viendront les dangers de l'avenir humain. [...] Par contre le développement qui va croître en ce siècle des moyens d'agir sur le psychisme, un maniement concerté des images et des passions [...] seront l'occasion de nouveaux abus de pouvoir”. Il offre là une indication au praticien du champ psy qui veut s'orienter, en donnant une dignité à l'indocilité, à la révolte pourrait-on dire – manière de nommer le désir – [...] *Indocile* n'est pourtant pas un diagnostic, mais il permet d'apercevoir la place importante du *non*, du refus chez les sujets que nous accueillons. Les psychologues de l'enfance ont découvert que le *non* structure le sujet, quand il s'énonce sur fond d'un consentement. Quand devient-il alors pathologique ? Quand il est radical refus. Même dans ces cas, le *non* reste l'expression d'une “insurrection de *a*” dans le sujet et, à ce titre, c'est d'abord le sujet lui-même qui a affaire à quelque chose qui se refuse en lui. Un désir peut s'en déduire. »

## Post-freudiens

Friedlander K., *La Délinquance juvénile*, Paris, PUF, 1951.

« Dans une forme particulière de maladie mentale, la névrose obsessionnelle, le patient est en proie à des idées et à des compulsions tout à fait antisociales, comme de tuer ses plus proches parents, de traiter cruellement ses amis, de voler, etc. Ce type de névrosé possède généralement un niveau moral très élevé et condamnerait habituellement, au moins autant que la plupart de ses concitoyens, de semblables actes. La présence de pareilles pensées, de pareilles compulsions, dans le psychisme des gens bien adaptés au milieu social, prouve que les pulsions qui, chez le criminel, se transforment en actes, existent aussi dans l'âme des citoyens respectueux des lois où elles passent en général inaperçues. À dire vrai, la plupart des gens trahissent leur connaissance de ce fait quand, à propos d'agissements délictueux, ils manifestent une vertueuse indignation. Leur réaction s'explique mieux lorsqu'on se rappelle cette commune tendance à la conduite antisociale qu'ils ont, eux, contrairement au délinquant, réussi à surmonter. Ils ont tort d'affirmer que l'honnête homme comme le délinquant sont tous deux capables de modifier à leur gré leur propre conduite fondamentale à l'égard de la société. », p. 14.

« Les bonnes intentions de l'éducateur à l'égard de ces enfants, le désir qu'a le psychiatre de leur venir en aide, ne sauraient le moins du monde les impressionner. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ont jadis été déçus qu'ils se méfient de tous les adultes. Nous avons pu constater que, dans les relations sado-masochistes de Billy avec sa mère, les manifestations hostiles du petit garçon en lui attirant des châtiments lui fournissaient en même temps des satisfactions instinctuelles. Ce genre de relations lui semblait plus agréable que n'importe quel autre. La plupart des délinquants ne tiennent nullement à répondre amicalement à la bienveillance des adultes. », p. 200.

## **Donald W. Winnicott**

« Concepts actuels du développement de l'adolescent : leurs conséquences quant à l'éducation », *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1975.

« Toutefois, les choses sont différentes quand, selon une politique délibérée, les adultes renoncent à leurs responsabilités. En effet, on peut estimer qu'agir de la sorte, c'est laisser tomber vos enfants (à un moment critique). À ce jeu de la vie, vous abdiquez précisément au moment où ils viennent pour vous tuer. [...] Se rebeller n'a plus de sens, l'adolescent qui remporte trop tôt la victoire est pris à son propre piège. Il doit se transformer en dictateur et attendre d'être tué – d'être tué, non par la nouvelle génération de ses propres enfants, mais par celle de ses frères et sœurs. Naturellement, il cherche à exercer sur eux un contrôle. C'est là un des nombreux lieux où la société ignore, à ses risques et périls, la motivation inconsciente. », p. 201.

« Il convient de ne pas oublier que la rébellion fait partie de la liberté que vous avez donnée à votre enfant en l'élevant pour qu'il existe de son plein droit. », p. 200.

« L'agressivité et ses racines », *Aggressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Payot, 1984.

« J'opposerai d'abord l'enfant téméraire et l'enfant craintif. L'un exprime ouvertement son agressivité et y trouve un soulagement. L'autre pense que l'agressivité n'est pas en lui ; il croit qu'elle est ailleurs, il en a peur et craint qu'elle ne vienne du monde extérieur. », p. 31.

« Si les processus de maturation se mettent en place graduellement, le nourrisson peut détruire, haïr, donner des coups de pieds et hurler au lieu d'anéantir le monde de façon magique. C'est ainsi que *l'agressivité peut être considérée comme un accomplissement*. Contrairement à la destruction magique, les idées et les comportements agressifs prennent une valeur positive et la haine indique que l'enfant se civilise. », p. 38.

## **Les amis du Champ freudien**

*Appanah N., Tropique de la violence*, Paris, Gallimard, 2016.

« Je m'appelle Moïse, j'ai quinze ans et, à l'aube, j'ai tué. Je voudrais qu'on sache que j'ai à peine appuyé sur la détente, si Marie était là, je le lui aurais dit, à elle, j'aurais dit comme ça *j'ai à peine appuyé Mam et le coup est parti* et elle m'aurait cru, elle, mais ça fait plus d'une année que Marie n'est plus là. Je suis seul et j'ai tué Bruce, à l'aube dans les bois. Bruce et son corps de sauvage et son cerveau de malade et sa langue de serpent, Bruce qui me, qui m'avait... Je l'ai tué. », p. 33-34.

« Je me lève et je vais m'asseoir par terre. Peut-être que ça m'a quitté tout ça, le désespoir, la colère, la violence, ces sentiments qui rongent de l'intérieur et qui font gratter un banc de



ciment, balancer des grands coups de pied dans la porte, tuer, ou frapper sa tête contre un mur comme l'a fait le type qui était ici tout à l'heure. », p. 36.

« J'ai pensé à un garçon né il y a quinze ans sur une île des Comores et qui aurait pu avoir une autre vie s'il était né avec deux yeux noirs. Je me suis demandé ce qu'il aurait pu faire ce gamin-là pour briser ses chaînes, pour contourner son chemin commencé dans la violence, l'ignorance et le dégoût. Je me suis demandé si, en réalité, il n'était pas foutu d'avance, ce garçon-là, et, avec lui, tous les garçons et les filles nés comme lui, au mauvais endroit, au mauvais moment. », p. 171-172.

**Barthes R., « Zazie et la littérature », Paris, Seuil, Essais critiques, 1964, p. 129-135.**

« Zazie veut son coca-cola, son blue jean, son métro, elle ne parle que l'impératif ou l'optatif, et c'est pour cela que son langage est à l'abri de toute dérision. Et c'est de ce langage-objet que Zazie émerge, de temps à autre, pour fixer de sa clause assassine [- mon cul -] le métalangage des grandes personnes. [...] Face à l'impératif [...] du langage-objet, son mode principal est l'indicatif, sorte de degré zéro de l'acte destiné à représenter le réel. », p. 129-135.

**Cocteau J., *Les Enfants terribles*, Paris, Grasset, 1929.**

« Mais, en cinquième, la force qui s'éveille se trouve encore soumise aux instincts ténébreux de l'enfance. Instincts animaux, végétaux, dont il est difficile de surprendre l'exercice, parce que la mémoire ne les conserve pas plus que le souvenir de certaines douleurs et que les enfants se taisent à l'approche des grandes personnes. Ils se taisent, ils reprennent l'allure d'un autre monde. Ces grands comédiens savent d'un seul coup se hérissier de pointes comme une bête ou s'armer d'humble douceur comme une plante et ne divulguent jamais les rites obscurs de leur religion. À peine savons-nous qu'elle exige des ruses, des victimes, des jugements sommaires, des épouvantes, des supplices, des sacrifices humains. Les détails restent dans l'ombre et les fidèles possèdent leur idiome qui empêcherait de les comprendre si d'aventure on les entendait sans être vu. », p. 16.

**Faye G., *Petit Pays*, Paris, Grasset, 2016.**

« Mais Gino refusait de se noyer. De toutes ses forces. Il refusait l'eau et les paroles. Il voyait plus loin. Il voulait encore cueillir des mangues en novembre et construire des frégates avec de longues feuilles de bananier pour descendre la rivière. Il n'était pas tétanisé, ni même fasciné par cette violence nouvelle. Il la défiait. À la merci de Francis, il se comportait pourtant d'égal à égal », p. 130.

**Genet J., *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949.**

« Je nomme violence une audace au repos amoureuse des périls. On la distingue dans un regard, une démarche, un sourire, et c'est en vous qu'elle produit des remous. Elle vous démonte. Cette violence est un calme qui vous agite. », p. 14.

**Korczak J., *Le droit de l'enfant au respect*, Paris, Fabert, 2009.**

« L'enfant est faible. Nous pouvons le soulever, le lancer en l'air, l'installer d'autorité quelque part, stopper sa course, anéantir ses efforts. Face à lui, nous multiplions les avertissements et les ordres : "ne t'éloigne pas, ne touche pas, pousse-toi, rends ça..." L'enfant sait qu'il doit obéir : il n'a pas le choix. Il aura beau se révolter, il n'obtiendra jamais gain de cause et finira par comprendre qu'il lui faut se résigner et se soumettre.

Qui oserait bousculer, secouer ou frapper un adulte ? Quand le ferait-on ? Dans quelles circonstances exceptionnelles ? En revanche, il nous paraît aussi anodin qu'innocent de donner une fessée à un enfant, de le tirer par le bras, de l'étreindre fortement, quitte à lui faire mal.

La faiblesse des uns fait la force des autres. Adultes et enfants abusent de leur supériorité sur les plus petits pour exprimer brutalement leur mécontentement, obtenir ce qu'ils désirent ou se faire obéir. Injustices commises en toute impunité.

Notre dédain pour les plus faibles sert d'exemple aux autres. Cela ne présage rien de bon », p. 16.

« L'enfant éveille notre attention lorsqu'il nous dérange et trouble notre tranquillité. Nous remarquons et nous nous souvenons uniquement de ces moments-là. [...] Il dissimule docilement ses points de vue clairvoyants, ses étonnements, ses inquiétudes, ses regrets... mais aussi sa colère et sa révolte. Nous voulons qu'il saute et tape dans les mains, alors il affiche le visage souriant d'un bouffon. [...] Nous exerçons notre attention et notre inventivité à guetter le mal, à le pister, à le mettre à jour. À prendre les enfants sur le fait, à présager du pire, et à émettre de blessants soupçons. [...] Indolents, nous souhaitons qu'aucun élève ne nous cause d'ennui. [...] Nous exigeons de lui qu'il revête un uniforme de vertus, taillé d'après nos préférences et nos modèles personnels, pour ne vivre que des moments agréables. Existe-t-il dans l'Histoire une tyrannie plus cruelle ? Les Néron se sont multipliés... », p. 45-46.

« Devant leur éducateur, ces enfants sont désespérés, révoltés et dédaigneux à l'égard du peuple soumis et mielleux des vertueux. Toutefois, ils savent parfois préserver une dernière valeur morale : le mépris de l'hypocrisie. Or, c'est justement lui que nous voulons renverser et malmener. C'est un crime des plus horribles ! Nous tyrannisons ces enfants pour qu'ils répriment ce sentiment et se fondent dans un moule de sainteté... Pire encore, nous brisons brutalement, non pas leur révolte, mais son expression. Ces enfants ne renoncent pas à leur projet de vengeance, ils le remettent à plus tard, au moment opportun. », p. 49.

« Les erreurs et les manquements ne requièrent qu'une compréhension patiente et bienveillante. Les enfants délinquants, eux, ont besoin d'amour. Leur révolte pleine de colère est juste. Il faut en vouloir à la vertu facile, s'allier au vice solitaire et maudit. », p. 49.

« Attention ! La vie actuelle est façonnée par une brute épaisse : l'homo rapax, l'homme rapace. C'est lui qui dicte ses lois. Ses concessions envers les plus faibles, son respect pour ses aînés ou l'émancipation des femmes, sa bienveillance à l'égard des enfants ne sont que mensonges. Les vrais sentiments errent dans les rues tels des orphelins. Or, les enfants sont des poètes, les penseurs, les princes des sentiments. », p. 52.

Langon P., *Le lambeau*, Paris, Gallimard, 2018.

« Tel était l'humour de Charlie à une époque où le "bon sens" était le tapis du monde le mieux partagé par les pompes bien cirées, celui sous lequel la société post gaulliste glissait à la balayette ses petits tas d'ordures. Charlie était un drapeau à tête de mort qui flottait sur les Trente Glorieuses. Pour les adolescents que tout révoltait, souvent à leur insu, et qui noyaient si volontiers leur révolte dans leur bêtise, cet humour servait de tuteur, d'exutoire et de décapant. », p. 55.

« Il était comme ses biscuits, son vieux pain : son intelligence était peut-être limitée, mais son génie donnait du goût à n'importe quoi. Il resterait toujours un écolier insolent, teigneux, timide et surdoué qui caricaturait les fabricants de l'autorité sur une vieille table de bois couverte de graffitis et qui, vers la fin du cours, sortait son paquet de biscuits pour en manger

un ou deux, comme un rongeur en hiver, avant de continuer à refaire d'un geste sûr le pire ou le meilleur des mondes, le nôtre, le seul, sur un support ou sur un autre, y compris dans sa poche ou, pourquoi pas, au creux d'une main ou sur une semelle de chaussure. », p. 98.

Oates J. C., *Confessions d'un gang de filles*, Paris, Livre de poche, 2014.

« Parce que tu crois que je suis né comme ça, moi, avec l'envie de taper, de mordre, de rentrer dedans, moi aussi je voudrais dire avec une petite voix et le regard au loin quel est mon endroit préféré dans ce pays. Moi aussi je voudrais que quelqu'un me prépare un bol de céréales, tu crois que je n'aurais pas aimé qu'on m'emmène pique-niquer près du lac Dziani ou sur l'îlot de sable blanc là-bas, ou nager avec les dauphins. Voir mon propre pays, tu crois que j'aurais pas aimé ça, moi ? », p. 45.